

choisir

revue culturelle
n° 609 – septembre 2010



(Ecriture électronique :
une mutation



Le regard

*Il est un geste
et fonde nos heurs
le regard*

*Il absout ou génère
lapide ou réconforte*

Le regard nous œuvre

*Il nous suscite et nous trouve
et reçoit en nous le monde*

Robert Fred

in « Penseurs »



choisir

n° 609 - septembre 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG,
œil cosmique tantrique (Nepal)

p. 7 : Amnesty International

p. 15 : Francine Richman Gallery

p. 22 : Pascal Deloche/GODONG

p. 30 : Marie-Thérèse Bouchardy

p. 32 : Corneliu Porumboiu

p. 35 : Library of Congress, Washington

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Vatican : hardiesse automnale <i>par Albert Longchamp</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Une preuve d'amour <i>par Alain Decorzant</i>	
Portrait	9
Servir la vérité. John Henry Newman <i>par Jean Honoré</i>	
Psychologie	13
Célibat : oser l'amitié <i>par Bruno Lautenschlager</i>	
Eglise	17
Augustin et l'amitié. Dieu, à l'origine <i>par Monique Desthieux</i>	
Economie	21
Demain la crise <i>par Etienne Perrot</i>	
Société	25
L'écriture électronique. Une mutation d'humanité <i>par R.-Ferdinand Poswick</i>	
Culture	29
Musique. Un millénaire de globalisation <i>par Vincent Arlettaz</i>	
Cinéma	32
Cinéma, subversif <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	34
Les violents ravissent le ciel. Flannery O'Connor <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	37
Psychanalyse et religion <i>par Enrique Bermejo</i>	
Livres ouverts	38
Incertitudes et évidence <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Histoires d'eau <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Vatican : hardiesse automnale

Après la trêve de l'été, consacrée essentiellement à l'écriture et à l'étude, Benoît XVI s'apprête à remonter sur les tréteaux de l'histoire avec un « drame » en deux actes : en lever de rideau, son voyage à très haut risque en Angleterre et en Ecosse, du 16 au 19 septembre, suivi par l'Assemblée spéciale du Synode des évêques catholiques pour le Moyen-Orient, une grande première, du 10 au 24 octobre ! Ces deux événements majeurs n'ont pas de rapports directs, ils illustrent néanmoins les défis d'une saison surchargée. Il faudrait citer encore le rapprochement entre le Vatican et le patriarcat orthodoxe de Moscou, où le cardinal Tarcisio Bertone, Secrétaire d'Etat, est attendu au début de l'an 2011. Un changement de climat - comme la levée des excommunications réciproques entre Istanbul et Rome, le 7 décembre 1965, à la veille de la clôture du concile Vatican II - représenterait un progrès inespéré.

Pour l'heure, ne rêvons pas. Espérons d'abord que la visite de Benoît XVI au royaume de sa Gracieuse Majesté ne tourne pas au désastre. La crainte existe de voir cet événement majeur réduit à des discours protocolaires alors qu'une réconciliation entre Rome et Londres semblait encore, voici quelques années, de l'ordre d'une issue réaliste au schisme de 1534, sous le règne turbulent d'Henri VIII. L'Eglise anglicane, elle-même divisée, n'a pas voulu ou su préserver les espoirs acquis au cours d'un siècle de patients rapprochements. Mais Rome, inflexible sur la question du célibat sacerdotal, n'a pas accéléré non plus l'évolution du dossier, chargé aujourd'hui de nouveaux contentieux : l'ordination sacerdotale et épiscopale des femmes dans l'anglicanisme et la publication par Rome de la Constitution apostolique Anglicanorum Coetibus¹ (9 novembre 2009).

C'est dans ce contexte tendu que le pape s'apprête à béatifier le cardinal John Henry Newman (1801-1890), une figure très riche de l'Eglise anglicane qui rejoignit le catholicisme romain en 1845,² et à rencontrer les catholiques romains du pays. Il faudra beaucoup de diplomatie à Benoît XVI pour assumer sa mission sans tomber dans

les platitudes où le protocole du gouvernement britannique risque de le contraindre en cherchant à éviter les questions réellement brûlantes, pour se concentrer sur des sujets prétendument « plus importants » comme l'égalité, l'éducation, le désarmement ou la solidarité sociale. Ce sont là des thèmes qui méritent attention, mais dans un cadre plus approprié !

Après l'Angleterre, le Moyen-Orient ! On dirait que le Vatican, d'ordinaire si prudent, quitte à perdre son temps en précautions dérisoires, cherche en cet automne à affronter les difficultés. Une bête à laquelle Benoît XVI, dont l'âge avance, n'est peut-être pas étranger. Le Synode sur le Moyen-Orient, dans la structure proposée, n'a pas connu de précédent. Il se tiendra à Rome afin de ne fâcher aucune sensibilité locale. Son ordre du jour porte en exergue une belle phrase des Actes des Apôtres : « La multitude de ceux qui étaient devenus croyants avait un seul cœur et une seule âme » (Ac 4,32). En d'autres termes : l'exact contraire de la situation actuelle au Proche-Orient ! Entre les violents conflits qui agitent la région, l'évolution de l'islam, le problème croissant de l'émigration chrétienne vers des régions moins précaires, les rapports avec le judaïsme et les tensions entre les Eglises, le Synode se propose de redonner aux chrétiens une « vision claire de leur présence au Moyen-Orient » et de leur mission parmi les citoyens de chaque pays (arabes, turcs ou iraniens et, bien entendu, israéliens).

Derrière la formule polie se cache une angoisse tenace : les minorités chrétiennes vont-elles survivre au Moyen-Orient ? Même en Terre sainte, elles se sentent en danger, contraintes de s'expatrier. Pour ne rien simplifier, « certaines théologies chrétiennes fondamentalistes, lit-on dans le document préparatoire, justifient par l'Ecriture sainte l'occupation de la Palestine par Israël ». On ne fait pas mieux pour rendre la position des chrétiens arabes encore plus délicate ! Il revient à Benoît XVI de présider le Synode, dont il est impossible de prévoir le résultat et qui risque bien de décevoir. Inutile d'espérer qu'il résoudra en quinze jours des conflits vieux de quinze siècles, si ce n'est de toujours ! Mais cette assemblée a le mérite d'oser exister. Au moins ne pourra-t-on pas reprocher à ce pontificat d'avoir systématiquement refusé le combat et contourné l'obstacle !

Albert Longchamp s.j.



- 1 • Elle lui donne la possibilité d'intégrer des prêtres mariés et des évêques célibataires anglicans.
- 2 • Voir à ce sujet l'article du cardinal **Jean Honoré**, aux pp. 9-12 de ce numéro.

■ Info

Label pour voix cloîtrées

Les chants religieux connaissent un regain d'intérêt musical, comme le prouve le triomphe rencontré par les moines cisterciens de la *Stift Heiligenkreuz*, en Autriche, qui ont écoulé plus d'un million d'exemplaires de leur album, ou encore le succès du trio des prêtres français, *Les Prêtres*. C'est au tour des bénédictines françaises de l'Abbaye Notre-Dame de l'Annonciation au Barroux, près d'Avignon, de présenter un disque. Toute l'aventure s'est déroulée dans un strict respect du vœu d'isolement de ces sœurs cloîtrées, de la signature du contrat à l'enregistrement. Leur album s'intitulera *Voices : Chant From Avignon* et sortira en novembre.

Les religieuses ont signé un contrat avec le label *Decca Records*, basé à Londres, une maison qui produit entre autres Lady Gaga, The Rolling Stones ou encore U2. Elles avaient au préalable remporté un concours de voix féminines interprétant des chants grégoriens, organisé entre 70 couvents d'Europe, des Etats-Unis et d'Afrique.

Les Sœurs du Barroux font partie d'un ordre ancien de religieuses qui perdure depuis le VI^e siècle. Elles communiquent avec leurs familles et les visiteurs à travers une grille en bois. C'est à travers cette grille que le contrat de disque a été signé ; les chants ont été enregistrés dans leur chapelle, le son étant transmis aux studios de *Decca*. (Apic)

■ Info

Taizé : 70 ans déjà

Le 20 août 1940, en pleine guerre mondiale, Frère Roger arrivait seul dans le petit village de Taizé, en Bourgogne,

avec le projet de fonder une communauté. La communauté de Taizé a ainsi célébré ce 14 août les 70 ans de sa fondation, ainsi que le souvenir de Frère Roger, assassiné il y a 5 ans. Pour cette occasion, Frère Aloïs, le successeur de Frère Roger, a reçu divers messages de responsables d'Eglises chrétiennes. (Textes complets de ces messages sur http://www.taize.fr/fr_article11117.html).

Le patriarche orthodoxe Bartholomée de Constantinople a relevé qu'avec Frère Roger et les frères qui partagent sa vision, « Taizé est devenu un véritable centre, un point de convergence et de rassemblement. Un lieu d'approfondissement dans la prière, l'écoute et l'humilité. Un lieu de respect de la tradition de l'autre. Reconnaissance de l'autre, de son visage et donc de son être, préalable nécessaire à un amour à l'image de celui qui nous a aimés sans limites. » De son côté, de Moscou, le patriarche orthodoxe russe Kyrill a déclaré : « Conjuguer la fidélité à l'enseignement des Saints Pères avec une actualisation créative dans le ministère missionnaire parmi les jeunes d'aujourd'hui caractérisait le chemin de Frère Roger, comme celui de la communauté fondée par lui. » (Apic/com.)

■ Info

Congrès des vieux-catholiques

Le Congrès international vieux-catholique de toute l'Europe a eu lieu le 11 août à Zurich, sous la devise *C'est dans la jubilation que vous partirez*, et a traité de la question : « Que peuvent apporter la joie de vivre et l'humour à notre foi, notre spiritualité et notre communauté ? »

L'Eglise vieille-catholique (ou Union catholique internationale d'Utrecht), regroupe depuis 1870 des catholiques qui refusent le dogme de l'infaillibilité pontificale mais surtout le dogme de la juridiction universelle de l'évêque de Rome. Le Congrès international vieux-catholique est l'instance la plus ancienne des Eglises vieilles-catholiques. Ce sont des rencontres de type informel qui ont lieu tous les quatre ans. Ils traitaient au début plutôt de questions œcuméniques et théologiques comme, par exemple, de leurs rapports avec les Eglises anglicanes et l'Eglise orthodoxe. (Apic)

■ Info

10 cts de plus

La Déclaration de Berne (DB) et la Campagne Clean Clothes (CCC) ont lancé une nouvelle campagne d'information (www.10centimes.ch). Elles demandent aux entreprises du textile de garantir le paiement d'un salaire de subsistance sur l'ensemble de la chaîne de production. Chaque semaine, le site propose une liste de marques qui ne s'engagent pas à payer un tel salaire. Afin d'attirer les entreprises et les investisseurs, les gouvernements des pays producteurs en Asie se livrent un combat acharné pour proposer les salaires les plus bas. Les entreprises textiles profitent de ces salaires minimums légaux pour accumuler des bénéfices, tout en sachant pertinemment que ceux-ci sont insuffisants pour permettre aux employés de survivre. Pour s'opposer à ces pratiques, des syndicats, des ONG et des experts d'Asie ont formé l'Asian Floor Wage Campaign (AFW) et ont développé un modèle de calcul pour un salaire de subsistance dans l'industrie textile. Ils

ont aussi émis des revendications salariales au niveau régional et lancé une grande campagne internationale.

La DB et la CCC sont les porte-parole en Suisse de ces revendications. A l'heure actuelle, 99 % des entreprises textiles ne s'engagent pas à payer un salaire de subsistance, parmi lesquelles figurent des firmes suisses comme Charles Vögele, Coop, Migros ou encore Tally Weijl. A la fin du mois de septembre, des membres du comité directeur de l'Asian Floor Wage Campaign seront de passage en Suisse. Une réunion avec les entreprises textiles suisses figure au programme. (com.)

■ Info

Sous-munitions

La Convention sur les armes à sous-munitions est entrée en vigueur le 1^{er} août 2010, une « date importante dans l'histoire du désarmement » après dix années « sans grand pas dans la limitation de l'utilisation de différents types de munitions », a estimé l'Observateur permanent du Saint-Siège auprès des Nations Unies, à Genève, Mgr Silvano Tomasi.

Dans une interview accordée à *Radio Vatican*, le prélat a cependant regretté que « les Grands - Chine, Etats-Unis et Russie - qui ont stocké beaucoup de ces munitions n'aient pas signé cette convention et ne semblent pas avoir l'intention de le faire de sitôt ». Il s'est néanmoins dit convaincu que l'entrée en vigueur de la convention, signée à ce jour par 107 pays, aura une influence décisive sur l'attitude de ces Etats, « qui commencent déjà à ressentir l'impact de la pression internationale, surtout d'un point de vue moral ». (Apic)

■ Info

Bannir l'arme nucléaire

Dans un message marquant les 65 ans de l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima et Nagasaki, au Japon, en 1945, le Conseil œcuménique des Eglises (COE), à Genève, a réaffirmé le 6 août passé sa vision d'un monde sans armes nucléaires. « Soixante-cinq années plus tard, les bombes nucléaires continuent de menacer l'humanité et la privent d'une paix durable », a déclaré le pasteur Olav Fykse Tveit, secrétaire général du COE. Il a souligné que depuis 1945, le monde est divisé en deux camps, « une poignée d'Etats qui affirment le droit de posséder des armes d'annihilation massive et une majorité d'Etats qui y ont renoncé ». Il a rappelé qu'en 2011 doit se tenir en Jamaïque un Rassemblement œcuménique international pour la paix, portant sur la recherche d'une « paix juste », une paix qui, selon lui, « ne laisse pas de place aux armes qui mettent en péril l'humanité et la planète ». (WCC/réd.)

■ Info

Chili : pas d'amnistie

Le président chilien Sebastian Pinera a assuré le 25 juillet dernier qu'il ne gracierait pas les militaires condamnés pour violation des droits de l'homme, dans le cadre de la demande de grâce présentée par l'Eglise catholique du Chili. Celle-ci avait proposé de gracier à certaines conditions des militaires coupables de violations des droits humains sous la dictature (1973-1990), pour « raisons humanitaires », à l'occasion du bicentenaire de l'indépendance du Chili, commémoré le 18 septembre. La proposition de l'Eglise, dont la hiérarchie

était « au mieux » avec le gouvernement Pinochet, a provoqué la colère des proches des 3000 personnes tuées ou disparues sous le régime militaire, et une manifestation autour du palais présidentiel. (Apic)

■ Info

Zambie : l'ex-président blanchi

La Haute Cour de Lusaka, en Zambie, a annulé une décision judiciaire qui aurait obligé l'ex-président Frederick Chiluba, au pouvoir de 1991 à 2001, à rembourser à l'Etat des fonds détournés. En 2007, la magistrature anglaise avait en effet ordonné à l'intéressé de rembourser 36 millions d'euros. Mais la Haute Cour de Lusaka a précisé que la législation zambienne ne contenait aucune disposition susceptible de rendre obligatoires les décisions de la justice anglaise.

« C'est une honte et un scandale que ceux-là mêmes qui avaient agi pour tenter de récupérer ces fonds en faveur du peuple zambien défendent maintenant Chiluba », s'est insurgé Given Lubinda, leader du Front patriotique (PF, opposition), qui a appelé l'Etat à recourir devant la Cour de cassation. En effet, ce sont les avocats de l'Etat qui avaient saisi la justice britannique, dans la mesure où les fonds publics détournés par l'ex-président avaient été blanchis au sein de deux compagnies londoniennes. Le procès de Chiluba s'inscrit dans le cadre des dispositions prises par le président Levy Mwanawasa (décédé en 2008) contre la corruption. En raison de préoccupations relatives à la corruption, des Etats donateurs ont suspendu leurs aides à la Zambie par trois fois au cours des 18 derniers mois. (Apic)

Torturés par la CIA : demande d'enquête

L'organisation Physicians for Human Rights (PHR) a publié en juin dernier un rapport intitulé *L'expérimentation par la torture*, détaillant l'implication de professionnels de la santé dans les interrogatoires de la CIA, après les attentats du 11 septembre. Les médecins étaient notamment chargés de calibrer « le niveau de douleur ressentie... manifestement afin de veiller à ne pas dépasser la limite de ce que le gouvernement considère comme de la torture ». Pour établir le rôle joué par les médecins de la CIA dans l'amélioration de l'efficacité des techniques infligées aux détenus, PHR s'est appuyé sur des documents publics révélés depuis 2008, dont une série de notes internes qui attestent de l'usage répété de la torture contre des détenus enfermés dans les prisons secrètes de la CIA.

La polémique au sujet des « moyens spéciaux » utilisés pendant les interrogatoires des services de renseignement américains s'est amplifiée après l'ouverture, le 9 août, des premiers procès de l'administration Obama à Guantanamo. Le juge militaire Patrick Parrish a déclaré recevables les « aveux » d'Omar Khadr, arrêté en Afghanistan à l'âge de 15 ans, alors que ceux-ci auraient été obtenus « sous la contrainte ».

Une vingtaine d'organisations religieuses américaines, affiliées à la Campagne religieuse nationale contre la torture (NRCAT), ont demandé aux autorités gouvernementales de prendre en compte les conclusions du rapport de PHR et d'adopter les mesures qui s'imposent afin de faire cesser ces pratiques. Ils ont appelé le Congrès et le président Obama à diligenter une

enquête objective et détaillée sur ces allégations. Selon ces organisations religieuses - qui comprennent, entre autres, les Quakers, la Fondation hindoue d'Amérique, Rabbin pour les droits de la personne, l'Association islamique d'Amérique du Nord - les enquêtes menées sur ces allégations ont été mal gérées ou ignorées. Le Bureau de la protection des études sur les humains (OHRP), qui dépend du Département de la santé et des services sociaux (HHS), a refusé d'enquêter, préférant soumettre la plainte directement à la CIA. « Si l'OHRP reçoit un rapport faisant état d'études sur des sujets humains menées ou soutenues par un département ou une agence fédérale autre que le HHS, il en réfèrera au département ou à l'agence en question pour examen et action le cas échéant », a écrit Howard Koh, secrétaire adjoint du Département de la santé, dans une lettre datée du 1^{er} juillet. Les organisations religieuses affichent leur scepticisme quant à la capacité de la CIA à mener elle-même l'enquête...

(Apic/réd.)

actuel

Manifestation organisée par Amnesty International pour la fermeture de Guantanamo (2008)



Une preuve d'amour

« Être présent, c'est la première preuve d'amour », racontait Anne, une jeune femme engagée auprès de Points-Cœur, une association qui envoie pour un an ou deux des jeunes désirant vivre une expérience d'amitié avec les plus souffrants. Anne participait alors à une rencontre diocésaine, organisée à Neuchâtel le printemps passé, sur le thème des nouvelles formes de fragilités sociales (endettement des jeunes, réinsertion après un séjour en prison, working poor, etc.). La jeune femme expliquait que son ambition et celle de ses amis n'était pas de soulager toute la souffrance humaine, mais plutôt de se faire proche de quelques personnes qui ont mal.

Être présent comme preuve d'amour... J'entends déjà des voix criant au romantisme ou celles d'« activistes » pour qui l'engagement passe irrémédiablement par un « faire ». D'ailleurs, être vraiment présent, n'est-ce pas déjà une action ?

Être présent... alors que j'ai justement tellement souvent l'impression de ne pas être à ce que je fais. A l'heure de la communication planétaire, je peux accéder en un clic à des contrées lointaines ; or, paradoxalement, j'ai parfois de la difficulté à être attentif à ceux qui m'entourent, qui me sont proches. Je suis informé des derniers rebondissements du « feuilleton politique de l'été », mais ignore parfois les préoccupations de ceux qui vivent avec moi.

A la question des disciples « Qui est mon prochain ? », le Christ répond par la parabole du bon Samaritain : on n'est le prochain de personne mais, par notre attitude, nous faisons d'autrui un prochain (cf. Lc 10,36). Aucun automatisme ici : il faut vouloir aimer.

Ce samedi, à Neuchâtel, nous étions quelques personnes de Genève engagées dans l'Eglise à faire deux, trois pas après le repas pour nous aérer. Il y avait là Béatrice, Michel, Thierry et Xavier. Assis en silence au bord du lac, nos regards étaient tournés vers le large. Nous sortant de notre rêverie, l'un d'entre nous lança : « Le moment que nous vivons est un cadeau. C'est pour cela qu'on l'appelle "présent". »

L'instant présent... un cadeau. Que cela soit à nous-même, à nos semblables ou à Dieu, « être présent » peut devenir une preuve d'amour. Quelles perspectives pour la reprise de nos activités !

Alain Decorzant s.j.

Servir la vérité

John Henry Newman (1801-1890)

● ● ● **Jean Honoré**, *La Membrolle-sur-Choisille (F)*
Cardinal, archevêque émérite de Tours

Né à Londres en 1801 dans une famille anglicane, mort à Birmingham en 1890, Newman a traversé son siècle. A l'origine de son évolution religieuse, il y eut cette rencontre avec l'absolu et son mystère qu'il fit à l'âge de seize ans et qu'il a traduite avec ces simples mots dans l'*Apologia*, son livre de mémoires : « Moi-même et mon Créateur ». Le souvenir de cette expérience spirituelle décida de son destin religieux au service de la foi. Après ses études à Trinity d'Oxford, il devient *fellow* du prestigieux Oriel College et curé de la paroisse St Mary's où il donne ses célèbres sermons paroissiaux. Sa conversion à l'Eglise de Rome en 1845 cause d'autant plus d'émotion qu'on le considère, par son influence et ses écrits, comme l'agent principal du Mouvement d'Oxford qu'il a contribué à créer au sein de l'Eglise d'Angleterre et dont il a été avec ses *Tracts* l'artisan le plus efficace.

Devenu prêtre à Rome, il fonde à Birmingham la Congrégation de l'Oratoire créée par saint Philippe Néri au XVI^e siècle. Partie prenante de tous les grands débats religieux de son temps, il est créé cardinal à la fin de sa vie par le pape Léon XIII. Sa vie exemplaire, son ascendant spirituel et son prestige intellectuel lui donnent de jouir d'un rayonnement exceptionnel.

Une enquête canonique à Birmingham, puis à Rome, a reconnu l'héroïcité de ses vertus et préparé la béatification

prochaine. Déjà son évêque, Mgr Ullathorne, n'avait pas hésité à reconnaître : « Il y a un saint chez cet homme ! »

Ce qui, bien sûr, apparaît au premier plan, c'est la conversion à l'Eglise de Rome. Elle est le fruit d'une longue maturation. Ne pouvant se satisfaire du cadre où s'inscrit l'Eglise anglicane depuis le schisme du roi Henry VIII, Newman s'était soumis à une étude rigoureuse des témoins de la foi et de l'Eglise au cours des premiers siècles. Elle avait abouti à ébranler sa confiance en sa propre Eglise et à le rapprocher du credo de l'Eglise de Rome. Le jour arriva où, par simple fidélité à sa conscience, il décida le changement de confession religieuse. La stupeur et le scandale qui en résultèrent en milieu protestant furent à la mesure de l'exultation au sein de la minorité catholique d'Outre-Manche !

Le génie de la pensée

Newman s'est toujours défendu d'être théologien. Pourtant il offre au savoir théologique une sagesse et une originalité de pensée qui ne manquent pas de le renouveler dans son expression et de le rendre plus accessible. Il n'est pas de doctrine religieuse et morale qui ne trouve en lui un maître de vérité et surtout un interprète appliqué à la traduire au regard de l'esprit moderne soucieux de cohérence.

portrait

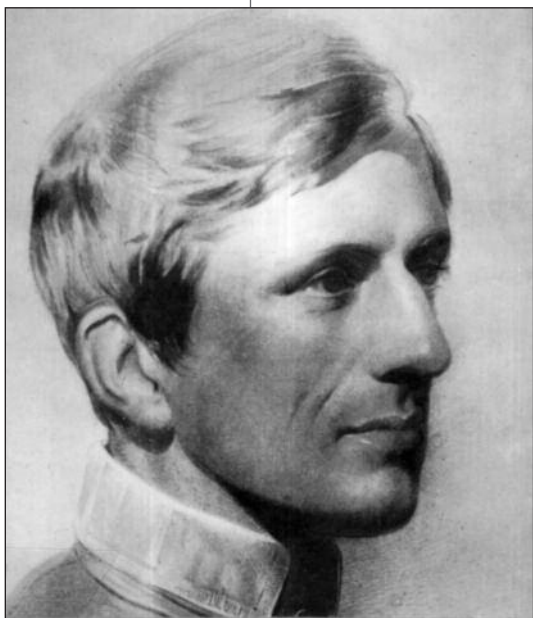
Le 18 septembre prochain, le pape Benoît XVI procédera à la béatification de John Henry Newman, ce converti anglais du XIX^e siècle, devenu cardinal. Outre le témoignage de vertu que présente sa vie, il a laissé celui de l'ouverture à la culture de son temps. Ainsi Newman a-t-il contribué à réconcilier l'Eglise avec l'esprit moderne. Le cardinal Jean Honoré, spécialiste de Newman et auteur de nombreux livres sur lui, évoque sa pensée et son génie spirituel.

portrait

Les circonstances de sa vie, l'ascendant intellectuel exercé à Oxford, une cité où le débat religieux reste très ouvert, n'ont pu que contraindre Newman à aborder les nombreux articles de la foi et de la morale où se trouve engagée la raison humaine qui veut savoir et qui veut comprendre. Ainsi est-il confronté aux abondantes questions que soulèvent la rencontre de la foi et de la raison, celle de l'Eglise et de la société, ou encore le conflit entre la tradition et la lecture critique de l'Ecriture, le rapport de la conscience personnelle et de l'autorité...

Sur tous ces chantiers de la pensée qui ont mobilisé les esprits depuis plus de deux siècles, on se complaît à voir en Newman le penseur de génie qui a permis à la pensée religieuse de s'ouvrir aux horizons de la modernité, et donc à l'Eglise elle-même d'être présente aux « signes des temps », selon l'expression du concile Vatican II. Du reste, les historiens du Concile n'ont pas manqué de faire le parallèle entre les intuitions de Newman et certaines déclarations de l'Eglise un siècle plus tard.

John Henry Newman



Cet ascendant dont il a joui dans une bonne partie de l'Eglise anglicane, et qui se poursuivra après la conversion dans l'Eglise catholique, s'explique d'autant plus qu'il témoigne d'une vie exemplaire où l'Evangile prend toute sa place. Mais l'indéniable autorité morale qu'il s'est acquise ne l'empêche pas de connaître les murmures de la critique, sinon la sanction du désaveu. Ainsi est-il dénoncé à Oxford par l'instance universitaire pour avoir, dans le dernier *Tract* qu'il ait produit (le *Tract XC*), tenté de plaider une certaine convergence de la doctrine anglicane des XXXIX Articles avec les décrets doctrinaux du concile de Trente. Plus tard se renouvela à Rome une même histoire de discrédit : n'a-t-il pas écrit que les laïcs dans l'Eglise sont dotés de la capacité de défendre la doctrine, voire de l'exprimer, lorsque demeure en suspens l'autorité responsable ? Une telle prise de position, et d'autres semblables, lui valurent ce genre d'avaries qui s'attachent toujours aux figures prophétiques.

Dans le *Journal privé* qu'il écrit aux heures les plus cruelles de sa vie à Birmingham, il transcrit les souffrances qu'il doit endurer, avant de connaître plus tard la réhabilitation que sera sa désignation - qu'il refusa - de consultant au Concile, en attendant la consécration suprême avec le chapeau de cardinal reçu du pape Léon XIII, avec sa belle devise *Cor ad cor loquitur* (le cœur parle au cœur).

Le héraut de la vérité

Nous ne pouvons suivre la série des circonstances au cours de la phase anglicane qui ébranlèrent les certitudes du *fellow* d'Oriel et finirent par le conduire au seuil de l'Eglise romaine qu'il franchit le 8 octobre 1845. Les essais composés dans ces années, les commen-

taires de la correspondance, les prises de position auxquelles l'oblige la direction du Mouvement d'Oxford, tout contribue à montrer comment, de mois en mois, Newman s'est détaché de son Eglise pour atteindre avec la conversion l'assurance de la vérité. Les limites de cet article ne permettant pas non plus de donner l'ampleur souhaitable à l'étude des chapitres du Credo où s'est montré le génie de Newman, nous nous contenterons de la double approche de la vérité, constante dans sa pensée et ses écrits, celle du langage et celle de la conscience.

Dans les mots

C'est surtout dans la prédication des célèbres *Sermons paroissiaux* à St Mary's que se découvre cette ambition de mettre les croyants en garde contre les sentiments irréels en matière religieuse et contre les termes qui les expriment. Il sait trop les alibis que se donne la bonne conscience pour esquiver le poids de la vérité et ses exigences. Il est conscient du risque pour tout croyant de se duper soi-même en disant les mots qui disent la foi sans les comprendre. Ainsi attache-t-il le plus grand prix à la sincérité des sentiments et aux formules qui les traduisent. Pour nécessaires qu'elles soient, celles-ci peuvent s'altérer, perdre la qualité qu'elles tiennent du mystère sacré qu'elles tendent à signifier. Ainsi en viennent-elles à aliéner une grande partie du sens qu'elles ont vocation de porter en elles. Ce sont justement ces dévaluations des « mots qui disent la foi » et leur usage à contre-emploi que ne cesse de dénoncer le curé de St Mary's.

Écoutons ce diagnostic dans un sermon de Noël : « La plupart des gens recueillent ça et là quelques bribes de savoir religieux ; ils entendent ceci à l'église, ils voient cela dans leurs livres de prières ; le commerce de gens religieux ou même le contact du monde leur en apprend encore plus long. Ils entrent ainsi en possession de mots et de propos sacrés au sujet desquels ils ne savent en réalité presque rien. Ils les interprètent au petit bonheur selon les opinions diverses et contradictoires qu'ils ont entendues ou bien ils leur appliquent leur propre appréciation, celle d'esprits ignorants, pour ne pas dire charnels et irrévérencieux. »¹

La trahison des mots entraîne celle de la foi. Celle-ci appelle autre chose que des mots de passe qui abaissent la vérité du langage en même temps qu'ils ternissent la vérité du mystère. C'est tout l'enjeu du procès que Newman ne manque jamais de faire à ce qu'il désigne les « mots irréels » dans la bouche du croyant. Son effort apostolique est de le délivrer du risque de prendre les convictions pour des « lieux communs religieux » et d'exorciser ceux-ci pour l'aider, comme il le dit, « à réaliser » la foi.

Dans la conscience

La conscience tient une place majeure dans l'anthropologie de Newman. En tout homme, elle est au plus intime de son être la dimension qui l'ouvre à la transcendance, c'est-à-dire à la réalité d'un ordre de choses qui le contraint à se dépasser. Elle est d'abord la faculté qui, dans sa conduite, lui permet de discerner le bien et le mal ; elle est aussi le juge qui sanctionne.

1 • *Parochial and plain Sermons*, série III, 12, « L'humiliation du Fils éternel », traduction française P. Leyris, LUF, Fribourg 1943, p. 107.

Du cardinal Jean Honoré

*John Henry Newman.
Le combat de la vérité,
Cerf, Paris 2010, 224 p.
(Voir sa recension à la
p. 39 de ce numéro.)*

*Les aphorismes de
Newman, Cerf, Paris
2007, 252 p. (Voir sa
recension in choisir,
novembre 2008, ou sur
cedofofor.ch.)*

*Newman, un homme
de Dieu, Cerf, Paris
2003, 216 p. (Voir sa
recension in choisir,
mai 2004, ou sur
cedofofor.ch.)*

Comme le décrit la *Grammaire de l'Assentiment*² : « Le sentiment de la conscience est double : c'est un sens moral et un sens du devoir... Elle remplit à la fois le rôle de critique et de juge. » Elle a donc un rôle majeur : elle conduit à la foi en s'ouvrant elle-même aux dispositions qui favorisent l'accueil de la vérité. Au contraire, elle la contrarie par la complicité qu'elle peut offrir au refus de la vérité. Ce propos sur la conscience est constant dans la prédication. La correspondance offre aussi mainte page où Newman tend à faire partager la dimension de l'enjeu.

Lors de l'un des derniers épisodes de sa vie, le converti aura l'occasion de revenir sur le sujet de la conscience et d'écrire à son propos des mots définitifs. Peu après le concile Vatican I et la définition du dogme de l'infaillibilité, un ancien Premier ministre de Sa majesté la Reine d'Angleterre, Gladstone, se mit en devoir de rédiger un pamphlet pour dénoncer le privilège exorbitant reconnu au pape. Il y voyait l'arbitraire que représente l'abus de pouvoir délier les sujets catholiques de leur obéissance civique, ce qui, en cas de guerre, provoquerait d'inadmissibles désordres dans la nation. Après plusieurs tentatives de réponse restées sans grand écho, on en vint à solliciter Newman de donner sa pensée. Il avoua d'abord son hésitation, ne sachant trop l'angle d'attaque de la riposte à Gladstone. Il se réjouit enfin de le trouver : l'argumentaire de la réponse est à prendre du côté de la conscience. Il est dans l'attestation souveraine du droit inaliénable pour la conscience individuelle de s'affranchir de toute tutelle extérieure et de décider elle-même du parti à prendre, surtout devant l'opinion universelle. Pourquoi le Créateur a-t-il doté l'homme de la conscience, sinon pour lui permettre de vivre et d'agir en conformité à la dignité d'être à son image ?

Deux ou trois textes de la *Lettre au duc de Norfolk*³ suffiront pour entrer dans la pensée de Newman. Il note d'abord ce qui fait le fond d'une pensée commune aux esprits religieux : « Ils entendent la conscience... comme la voix de Dieu qui vient du fond de l'homme et parle à son cœur, distincte de la voix de la révélation... elle est un principe enraciné en nous... un principe constitutif de l'esprit... La conscience est une loi de notre esprit, mais qui dépasse notre esprit... »

A l'adresse de ceux qui croient au Christ, il tient à expliquer, quitte à faire scandale aux yeux des inconditionnels sans nuance : « La conscience est la messagère de Celui qui, dans le monde de la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit et nous gouverne par ses représentants. » La conscience est le premier de tous les vicaires du Christ. Et il conclut avec humour : « Encore un mot : après un dîner, si j'étais obligé de porter un toast religieux - ce qui bien sûr ne se fait pas -, je boirais à la santé du pape, croyez-le bien. Mais à la conscience d'abord, et ensuite au pape. »

J'achève sur ces derniers mots. Non sans remercier *choisir* de m'avoir donné occasion de présenter un visage que je vénère avec toute la piété qui s'attache à une vertu exemplaire, et à une pensée qui n'a jamais manqué de me surprendre et de m'édifier.

J. H.

2 • Sur un plan anecdotique, la *Grammaire de l'Assentiment*, l'ouvrage sur la foi dont la rédaction coûta beaucoup d'effort, trouva sa clef dans l'esprit de Newman avec l'intuition soudaine qui le saisit lors d'une excursion en Suisse à Glion. Il en fait souvent mention à propos du livre.

3 • Le tout dernier grand texte publié par Newman.

Célibat : oser l'amitié

●●● **Bruno Lautenschlager s.j.**, Villars-sur-Glâne (FR)
Théologien et psychanalyste jungien

psychologie

L'amitié, au sens propre du terme, suppose une mise en jeu non seulement de quelque chose de limité, mais de la personne tout entière. Elle se fonde sur la confiance réciproque - un don gratuit qui nous enrichit mais qui est en même temps un défi. Une vie sans relations amicales risque de s'étioiler et ne peut s'éclore que dans une mesure très limitée. C'est valable en général, et c'est bien sûr valable pour ceux qui ont choisi le célibat comme mode de vie. Mais l'est-ce aussi dans le cas d'une amitié avec une personne de l'autre sexe ? Est-ce une aide ou un obstacle sur le chemin du célibat ?

Toute relation a sa spécificité qui la distingue de toutes les autres. Elle dépend de la façon dont la vie a formé les partenaires et de leurs besoins personnels. A son tour, ce contexte individuel s'imbrique dans une dimension collective, à savoir la conscience d'une certaine époque et d'une certaine culture. Mais cela ne s'arrête pas là. Les racines collectives plongent dans un domaine encore plus profond, que C.G. Jung appelle *l'inconscient collectif*. Il entend par là les couches profondes de notre psychisme qui sont à la base de notre évolution individuelle et en représentent en quelque sorte le moule. A ces facteurs structurels de l'inconscient collectif, forgés au fur et à mesure de la longue évo-

lution de l'humanité, Jung a donné le nom d'*archétypes*. Dans la naissance et l'évolution d'une amitié, notamment entre l'homme et la femme, ils jouent un rôle décisif.

Selon C.G. Jung, l'homme et la femme sont voués par leur complémentarité à former une complétude, aussi bien du point de vue physique que psychique. S'agissant de la psyché, Jung postule un concept qu'il appelle *anima/animus*. A son avis, tout humain porte en lui une image représentant le/la partenaire de l'autre sexe, image qui influence d'une façon décisive les choix pratiques. Il appelle *anima* l'image intérieure de l'homme, *animus* celle de la femme et y voit une sorte d'empreinte archétypique, c'est-à-dire pré-figurée dans l'héritage psychique de l'humanité et reflétant l'ensemble des expériences humaines avec l'autre sexe.

L'*anima* est un élément structurel archétypique du psychisme masculin, enraciné dans l'inconscient. C'est précisément par là qu'elle détermine comment un homme vit sa rencontre avec une femme. Il ne saurait la percevoir si ce n'est à travers cette pré-figuration psychique - à travers ses lunettes archétypiques teintées individuellement. C'est ce que C.G. Jung appelle la projection de l'*anima* de l'homme sur la femme. La rencontre avec une femme concrète « active »

Quel rôle peut jouer, pour quelqu'un qui vit le célibat, une relation d'amitié avec une personne de l'autre sexe ? Est-il même acceptable qu'ayant choisi le célibat on s'engage dans une telle amitié ? La tradition chrétienne pullule d'exemples de relations entre des hommes et des femmes célibataires, depuis Jésus jusqu'à notre époque, et propose une vaste gamme de variantes et d'évolutions possibles à méditer. A cette fin, la psychologie des profondeurs développée par C.G. Jung offre des instruments fort utiles.

chez l'homme son image de l'*anima*, et plus la femme semble y correspondre, plus elle exerce sur l'homme un attrait érotique et sexuel passionné, irrésistible : bref, ce que l'on appelle un coup de foudre.

Ce que nous venons de décrire trouve sa correspondance symétrique dans la relation de la femme à l'homme, avec une projection analogue de l'*animus* sur un homme concret.

D'après Jung, ce processus projectif peut être décisif pour la manière dont va évoluer la relation. L'*anima* et l'*animus* sont partant une condition essentielle de la naissance et de l'évolution d'une relation entre un homme et une femme. Ajoutons toutefois que l'école jungienne moderne a considérablement élargi et modifié le concept classique de l'*anima* et de l'*animus*. On pense aujourd'hui que ces images archétypiques sont présentes et actives toutes deux aussi bien chez l'homme que chez la femme. Cela semble mieux rendre compte de la complexité des relations entre les deux sexes, en même temps que la variante de l'orientation et de l'attraction homosexuelles s'explique sans la nécessité de recourir à une dépréciation pathologique.

Union de l'être humain

Pour le sujet qui nous intéresse, il est important de ne pas considérer les images archétypiques isolément, mais de les placer dans un rapport dynamique entre elles et avec l'ensemble du psychisme. Pour expliciter cela, Jung recourt à l'image du *Psychopompe* (le guide des âmes). Il pense que l'*anima* et l'*animus* ont pour fonction d'éveiller dans l'humain le sens de ses buts ultimes, de sa vocation individuelle, de son destin.

Sur le plan religieux, il s'agirait de l'union de l'être humain avec Dieu comme assouvissement de ses désirs les plus profonds. Un duo de la *Flûte enchantée* de Mozart exprime fort bien le dynamisme transcendant de la relation entre homme et femme : « Son but le plus élevé, il le révèle clairement : / rien n'est plus noble que mari et femme. / Mari et femme et femme et mari / atteignent à la divinité. »

Comment cette dynamique entre les sexes peut-elle se réaliser dans une amitié célibataire ? Eckhard Frick et Helmut Remmler se sont penchés sur la question dans leur article *Der Priester und die Anima* (Le prêtre et l'*anima*). Ils signalent d'abord chez beaucoup de prêtres une évolution psychique déficitaire dans ce domaine, d'où la nécessité d'une maturation ultérieure. Souvent, il s'agit de dissoudre une dépendance inconsciente de la mère. Cette nécessité peut émerger jusqu'à dix ans, vingt ans ou davantage après l'ordination, comme une adolescence tardive qui demanderait un cheminement par étapes vers l'âge adulte ; la première étape consistant à s'avouer ses désirs de partenariat et de sexualité sans se laisser submerger par eux.

Après quoi se pose une question encore plus importante : le prêtre célibataire peut-il vivre sa virilité d'une façon positive ou est-il condamné à une stérilité sans relation interne avec ses côtés féminins, son *anima* ?

Frick et Remmler signalent des déviations possibles. On observe, par exemple, des formes de susceptibilité narcissique pouvant aller jusqu'à la possession par une *anima* aussi lunatique que tyrannique. Une autre déviance consiste à maintenir des relations intimes clandestines avec des femmes, tout en exhibant une rigide façade cléricale.

La solution positive consiste à trouver un rapport dialogique avec son *anima*. Cela présuppose chez l'homme une prise de conscience de ses projections, qu'il doit reprendre à son propre compte, ce qui lui permet en même temps une relation intérieure à la femme, comme nous pouvons le voir dans le dialogue de Jésus avec la Samaritaine près du puits de Jacob. Pour Jung, Jésus est l'Humain qui a réalisé en lui-même d'une façon exemplaire l'unité complémentaire de la virilité et de la féminité.

Un défi spirituel

On ne saurait fixer de norme universellement valable pour l'amitié entre l'homme et la femme dans le cadre du célibat. N'empêche que les expériences d'autrui peuvent nous aider à gérer notre situation personnelle de façon responsable et créative.

La correspondance du jésuite Pierre Teilhard de Chardin avec quelques femmes à qui il était lié par une profonde amitié¹ ainsi que les écrits où il traite explicitement de la dignité de la femme et de la sexualité peuvent nous fournir de précieuses suggestions. Signalons par exemple ce passage de *L'Évolution de la chasteté*² : « Si fondamentale soit-elle, la maternité de la femme n'est presque rien en comparaison de sa fécondité spirituelle. La femme épanouit, sensibilise, révèle à lui-même celui qui l'aura aimée. » Qu'est-ce que cela signifie pour le célibataire ?

Pour Teilhard, les deux formes de relation, avec ou sans rapports sexuels, ont la même dignité. « Deux solutions. Deux routes. Quelle est la bonne ? - Sur ce point, les témoignages individuels s'opposent et se contredisent. » Donc, pas de solution unique mais des vocations individuelles. La tâche commune à ces deux voies est celle d'une évolution spirituelle. « Ce n'est pas isolément (mariés ou non mariés), mais c'est par unités couplées, que les deux portions masculines et féminines de la Nature doivent monter vers Dieu. » Dans une lettre à Jeanne Mortier, il écrit : « L'opération unitive ne peut réussir que si l'attraction divine sur le couple est plus forte que celle qui attire l'un vers l'autre les deux éléments du couple. Toute la question de la sublimation. » C'est de toute évidence un véritable défi spirituel.

Les relations amicales de Teilhard avec des femmes, telles qu'elles se reflètent dans son œuvre et sa correspondance,

« Anima, Animus »



- 1 • Voir à ce sujet la recension du livre de **Nicole Timbal**, *Teilhard de Chardin, au feu de l'amitié*, Béatitudes, Paris 2009, 318 p., in *choisir* n° 600, décembre 2009, p. 34 ou sur www.choisir.ch. (n.d.l.r.)
- 2 • « Les directions de l'avenir », in *Œuvres*, vol. 11, Seuil, Paris 1973.

peuvent être considérées comme un exemple type pour des expériences similaires. Relevons une remarque venant du cercle de ses amis : « Qu'une grande figure féminine, un peu voilée, se tienne presque toujours auprès d'un grand homme, il y a là comme une loi mystérieuse de notre nature. »

Un bref regard sur l'histoire de l'Eglise suffit pour confirmer cette observation. Songeons à Benoît et Scholastique, François et Claire ou, plus récemment, à Hans Urs von Balthasar et Adrienne von Speyr, ou Karl Rahner et Louise Rinser. Cela vaudrait la peine d'examiner de plus près le dynamisme spécifique de ces divers couples d'amis.

Quelles conclusions pratiques peut-on tirer de ces réflexions ? Elles peuvent d'abord nous inciter à examiner notre propre évolution : où se trouvent mes stagnations ? Les élargissements possibles ? Suis-je capable de vivre des relations ? Comment assurer ou rattraper mon évolution psycho-sexuelle et permettre à mon *anima* - respectivement à mon *animus* - de se déployer dans mes contacts avec autrui et dans mon intimité ? Est-ce que je réserve assez d'espace à des rencontres profondes, à une « respiration spirituelle » ? Les muses (elles ne sont pas féminines par hasard !) ont-elles leur place dans ma vie ?

L'amour d'un Autre

La question du sens et des limites d'une amitié étroite entre homme et femme dans le contexte du célibat est devenue plus lancinante du fait de la crise que traverse actuellement l'Eglise. Au lieu de la refouler, nous devrions plutôt réfléchir au potentiel d'épanouissement qu'elle comporte, au cadre spirituel qu'elle présuppose et à la manière d'établir et de déployer ce cadre.

Dans une réflexion sur sa vie, Teilhard de Chardin dit qu'il s'est engagé sur la route du célibat et l'a suivie aussi loin que possible ; qu'il a trouvé des passes difficiles, mais qu'il ne s'est jamais senti diminué, ni perdu. On est frappé par la franchise de cet aveu : « A partir du moment critique où, rejetant bien des vieux moules familiaux et religieux, j'ai commencé à m'éveiller et à me formuler vraiment à moi-même, rien ne s'est développé en moi que sous un regard et sous une influence de femme. »

Dans son roman *Noces au paradis*, Mircea Eliade fait dire à l'un des deux protagonistes : « Oui, l'amitié entre un homme et une femme jeune est un grand mot, avec une majuscule, si elle n'est pas nourrie par l'intelligence et soutenue par l'amour que chacun d'entre eux porte à une autre personne. Ces camaraderies agréables et impures que nous appelons amitiés se résument la plupart du temps à des visites fréquentes, à quelques confidences ou à une chaude familiarité ; elles ne s'élèvent pas plus haut. »

On pourrait peut-être appliquer ce texte à l'amitié entre un homme et une femme dans un contexte célibataire. Celle-ci doit être vécue avec intelligence, c'est-à-dire avec un esprit éveillé et le sens de la responsabilité. Mais elle devrait aussi se nourrir et se sustenter de l'amour d'un Autre - l'amour de Dieu, du Christ, d'une réalité transcendante. C'est ce qui lui évitera de n'être qu'une consolation facile et en fera au contraire une source de croissance et d'enrichissement réciproque. Dans un cadre célibataire aussi bien qu'ailleurs, l'homme et la femme peuvent dès lors se sentir unis par une amitié cordiale, cheminant sur la même route, vers leur accomplissement ultime.

Br. L.

Augustin et l'amitié

Dieu, à l'origine

●●● **Monique Desthieux**, Genève
Théologienne

Dans l'Antiquité, les Grecs et les Romains ont cultivé et admiré l'amitié.¹ Les grands philosophes comme Platon et Aristote avaient des disciples qui les suivaient, et ces grands maîtres s'attachaient leurs disciples par des liens d'amitié. Aristote distinguait trois grands types d'amitié : celle fondée sur l'intérêt, qui rassemble les gens poursuivant le même but et qui s'associent pour y parvenir - elle ne perdure qu'aussi longtemps que les affaires ou la nécessité l'exigent ; l'amitié fondée sur le plaisir, née souvent au gré des circonstances ou des humeurs, mais peu stable ; l'amitié fondée sur la vertu et le bien, seule représentante de l'amitié véritable. Pour sa part, le grand orateur Cicéron, qu'Augustin admira dans sa prime jeunesse, concevait l'amitié comme « un accord sur les choses humaines et divines, joint à la bonne volonté et à l'affection ».

Dans l'Antiquité, on ne concevait possible qu'une amitié entre égaux. Aristote jugeait en effet impossible toute amitié entre l'homme et Dieu. Ceux-ci seraient trop éloignés l'un de l'autre. Comment l'homme pourrait-il être payé en retour

de son amitié pour Zeus ? se demandait Aristote dans sa *Grande morale*.

Le christianisme divergea de la philosophie aristotélicienne sur les fondements religieux de l'amitié. Dans l'Ancien Testament, les plus belles pages sur l'amitié concernent celle entre David et Jonathan (1 S 19,1 s.). On retrouve 29 mentions de l'amitié dans le Nouveau Testament, notamment chez Luc (12,4) et Jean. Dans l'Evangile de Jean, Jean-Baptiste est considéré comme « l'ami de l'Epoux » (Jn 3,29). Jésus parle à ses disciples de « notre ami Lazare » (Jn 11,11). C'est surtout les mentions de l'amitié dans les « discours d'adieu » qui doivent retenir notre attention : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, parce que tout ce que j'ai entendu auprès de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15,13-15). Jésus, après le lavement des pieds, leur livre le sommet de la Révélation : « Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15,13). Lui, qui a tout reçu du Père, accepte de tout remettre pour que nous soyons enfants de Dieu, frères et amis de Jésus.

Cependant, les chrétiens se considérant comme des frères et non comme des amis, la plupart des auteurs chrétiens des premiers siècles ne réfléchirent pas à l'amitié, si ce n'est Clément d'Alexandrie, Ambroise de Milan, Paulin de Nole² et saint Augustin.

Augustin a toujours éprouvé une joie profonde grâce à la présence de ses amis. S'il concevait l'amitié avant tout comme le lien qui unit deux personnes dans une sympathie mutuelle, la manière dont il comprit l'origine de ce lien évolua au cours de ses conversions successives. Il proposa finalement une interprétation chrétienne de l'amitié, passant et menant au Christ.

- 1 • Comme en témoignent le *Lysis* de Platon, les livres VIII et IX de l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote, le *De amicitia* de Cicéron.
- 2 • Illustre sénateur de Milan, Paulin de Nole était contemporain et ami d'Augustin et d'Alypius. Il leur aurait demandé d'écrire leur biographie. C'est un des motifs pour lequel Augustin aurait écrit ses *Confessions*.

Les écrits d'Augustin sont de fait parsemés de nombreux récits de belles et fortes amitiés (amitiés de jeunesse et de maturité, amitiés monastiques, laïques, épiscopales, épistolaires...). Dans les premières années de sa vie, Augustin tend à faire de la sympathie humaine la source de cette attache. Il définit alors l'amitié de manière classique, en citant souvent Cicéron. Il écrit que « l'amitié, vient de traits de caractère communs » entre les âmes. C'est dans cette période que l'on peut rapporter l'épisode de son grand chagrin lors de la disparition de l'ami inconnu. Plus tard, il regardera davantage le rôle de la transcendance.

Disparition de l'ami inconnu

Lorsqu'il est nommé professeur à Thagaste, en 374, Augustin retrouve un camarade d'enfance, compagnon d'école et de jeu. Avec le temps « avait mûri une amitié dans la ferveur de goûts identiques ». Cette amitié, « d'une douceur plus grande que toutes les douceurs de ma vie jusqu'alors », est brisée par la mort. Augustin est atterré : « Cette douleur enténébra mon cœur, et partout je ne voyais que mort. (...) Mes yeux le réclamaient de tous les côtés (...) et j'interrogeais mon âme : pourquoi était-elle triste et pourquoi me troublait-elle si fort ? Et elle ne savait rien me répondre. Et si je lui disais : "Espère en Dieu", elle avait raison de ne pas obéir, parce qu'il était plus vrai et meilleur, l'homme si cher qu'elle avait perdu, que le fantôme en qui on lui ordonnait d'espérer. Seules les larmes m'étaient douces et avaient pris la place de mon ami dans les délices de mon âme » (*Confessions* IV, IV, 9). Augustin comprenait, bien douloureusement, que si sa peine était si intense, c'est qu'il

aimait un être mortel comme s'il était immortel (*Conf.* IV, VIII, 13).

Pour échapper à sa douleur inconsolable, Augustin se rend à Carthage. Ce qui le réconforte et le fait revivre sont « les consolations d'autres amis ». L'amitié consiste alors pour lui à « causer et rire en commun, échanger de bons offices, lire ensemble des livres bien écrits, être ensemble plaisants et ensemble sérieux (...), apprendre quelque chose les uns aux autres ou l'apprendre les uns des autres » (*Conf.* IV, VIII, 13).

Le premier disciple

Alypius (né à Thagaste, comme Augustin) devient son élève. Très vite il éprouve de l'admiration et de l'affection pour son maître, ce qui est réciproque : « Il m'aimait beaucoup, parce que je lui paraissais bon et instruit ; et moi, je l'aimais à cause d'un grand fond naturel de vertu, fort remarquable chez lui » (*Conf.* VI, VII, 11).

Alypius a cependant des faiblesses, il s'abandonne à « cette passion mortelle pour le cirque » (*Conf.* VI, VII, 11). Augustin réussit à extirper ce vice en celui qui va devenir son « frère de cœur » (*Conf.* IX, IV, 7). Il n'hésite pas à « redresser » le comportement de son ami en faisant une satire mordante des jeux du cirque lors d'un de ses cours. Alypius semble lui en avoir été très redevable. On doit même le considérer comme le « premier disciple » d'Augustin.

Cette proximité subit cependant des à-coups. Pour obéir à ses parents, Alypius part à Rome achever ses études de droit et retombe dans ses anciens plaisirs du cirque. Seul le secours d'Augustin, lui aussi arrivé à Rome, le détourne de ces occupations futiles. L'autre caractéristique d'une authentique amitié n'est-elle pas la persévérance et l'acceptation

qu'aux mauvais jours succèdent les beaux jours ?

Lorsque Augustin quitte Rome pour devenir professeur de rhétorique à Milan, Alypius le suit. La période milanaise accentue la proximité entre les deux hommes : ils partagent la table et le toit, les aspirations et les préoccupations. Leur relation d'amitié personnelle reste néanmoins ouverte aux autres, comme le témoigne l'arrivée de Nébridius : « Nébridius, lui aussi, après avoir quitté son pays près de Carthage (...) était venu à Milan, à seule fin de vivre avec moi dans la brûlante passion de la vérité et de la sagesse » (*Conf.* VI, X, 17).

Les joies de l'amitié proviennent à cette époque de quelque chose d'assez indéfinissable. Augustin en souligne le désintéressement : « Je ne voyais même pas de quelle source découlait le plaisir que je trouvais à m'entretenir avec mes amis. Je ne pouvais être heureux sans eux, quelles que fussent l'impétuosité de mes désirs et la facilité de satisfaire mes voluptés charnelles. Ces amis, oui vraiment, je les aimais d'une façon désintéressée, et je sentais bien que par eux, en retour, j'étais aimé d'une façon désintéressée » (*Conf.* VI, XVI, 26).

Alypius a le mérite d'aider Augustin à clarifier sa position sur la chasteté. Il s'étonne de voir son ami « englué » dans une conception aussi triviale du plaisir. Pour lui, la recherche de la sagesse est incompatible avec une vie de jouissances sensuelles : « Alypius me détournait bien de prendre femme, en me serinant qu'il n'y aurait plus aucun moyen, pour nous, de vivre ensemble une vie de loisir assuré dans l'amour de la sagesse, comme depuis longtemps déjà nous le désirions, si j'exécutais ce dessein. (...) Mais moi, je lui tenais tête avec les exemples d'hommes mariés qui avaient cultivé la sagesse, acquis la faveur divine, gardé des amitiés fidèles et ten-

dres. En vérité, j'étais bien loin de ces grandes âmes ; lié par la maladie de la chair, je trouvais de mortelles délices à traîner ma chaîne ; je craignais qu'elle se déliât, et, comme si on avait heurté une blessure, je repoussais les paroles de bon conseil, c'est-à-dire la main qui déliait » (*Conf.* VI, XII, 29). Augustin, avant sa grande confession, pensait qu'il serait trop malheureux s'il était privé des étreintes d'une femme.

Le moteur de l'amitié

Dans la fameuse scène du jardin de Milan, Alypius est aussi présent. Il ne profère aucune parole : il est là, à côté de son ami Augustin qui pleure. Il ne le force pas. Il attend. Quand Augustin lui lit le passage de l'épître aux Romains qui les invite à ne plus vivre dans l'impureté et le vice (Rm 13,13), Alypius se convertit comme son ami.

Nous voyons que l'amitié permet un renouvellement profond de l'attention aux choses et aux êtres. L'ouverture nécessaire dans l'amitié se traduit par une plus grande disponibilité à tout ce qui nous environne. L'amitié met en route. L'amitié est formatrice du regard mais aussi motrice dans l'existence.

L'un et l'autre deviennent ainsi capables, par amitié, de renouveler profondément leurs modes de vie. Retirés à Cassiciacum, ils s'adonnent désormais à l'étude et à la prière. Point n'est besoin de rappeler comment se termine cette première partie de leur existence commune : le dimanche de Pâques 387, Augustin et Alypius reçoivent le baptême. Par la suite, les deux amis chercheront à résoudre ensemble leurs problèmes pastoraux, notamment face aux hérésies donatistes et pélagiennes.

Lorsqu'Augustin est nommé évêque à Hippone, Alypius le suit. Ils vivent ensemble quatre ans, jusqu'à ce qu'Alypius soit nommé évêque de Thagaste. En dépit des 100 km qui les séparent, une distance importante pour l'époque, l'un est l'autre ont le souci de rester très en lien. Leur amitié durera encore 35 ans. Elle sera désormais essentiellement centrée sur le partage des joies et des peines de l'épiscopat.

Par la correspondance d'Augustin, nous voyons surtout Alypius demander des conseils spirituels. L'évêque d'Hippone fait pour sa part appel aux connaissances commerciales et aux talents d'organisateur de son ami. Il aime apprendre concrètement de lui. Leur amitié, qui les rendait interchangeables, révéla des potentialités, chassa les « domaines réservés ». Les huit lettres écrites en commun témoignent de cette force que procure l'amitié.³

De l'amitié à la spiritualité

A travers l'amitié entre Augustin et Alypius, on comprend qu'il n'est de relation humaine possible que dans le dépassement des formes de domination, dans l'acceptation de la distance et de la différence et dans la reconnaissance mutuelle. Quelle richesse de pouvoir partager son expérience et de recevoir celle d'autrui, pour s'ouvrir ensemble à ce que l'on ne peut voir seul !

Au cours de ses conversions successives, Augustin découvrit le lien entre l'amitié et une vie spirituelle authentique. Il énoncera avec force qu'il n'est guère possible dans l'amitié de négliger les convictions spirituelles. Il sera un des premiers Pères de l'Eglise à donner à l'amitié véritable une consistance chrétienne, montrant qu'elle conduit au Christ.

Augustin va reprendre la définition de l'amitié donnée par Cicéron en la complétant, montrant que l'amitié est « l'accord sur les choses humaines et divines (...) dans le Christ Jésus Notre Seigneur et notre paix véritable » (*Lettre* 258, 4). Il proposera une nouvelle interprétation chrétienne de l'amitié dans ses *Confessions* : « Il n'y a pas de véritable amitié, si Toi tu ne la cimentes entre des êtres qui sont unis entre eux grâce à la charité répandue "dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné" (Rm 5,5) » (IV, IV, 7). Dieu est à l'origine de l'amitié et il l'établit comme une alliance. Il dira par ailleurs : « Heureux celui qui t'aime toi (Dieu), et son ami en toi » (*Conf.* IV, IX, 14).

Augustin n'a pas cessé de célébrer l'amitié au cours de sa vie. Il écrit vers la fin de la *Cité de Dieu* : « Qu'est-ce qui nous console dans cette société humaine, surchargée d'erreurs et de tourments, sinon la foi sincère et la mutuelle affection de vrais et bons amis » (19, 8). Il ne semble pas illégitime de concevoir la vie chrétienne comme une vie d'amitié entre personnes. Non seulement cette perspective a des fondements bibliques, mais le riche témoignage de la vie d'Augustin, désireux de partager une vie de prières et d'études avec ses amis, nous le prouve aussi.

M. D.

3 • *Lettres* 41, 45, 62, 69, 70, 170, 186, 188. Cf. J.-F. Petit, *Saint Augustin et l'amitié*, DDB, Paris 2007, p. 51.

Demain la crise

... **Etienne Perrot s.j.**, Genève
Economiste, professeur au Centre Sèvres et
à l'Institut catholique (Paris)

Au commencement était la dette, une dette publique aussi forte qu'au sortir de la guerre, suivie de vingt-trois millions de chômeurs dans l'Union européenne, soit près de 11,5 % de la population active (plus de 20 % en Espagne, soit le double d'il y a trois ans, contre 4,5 % seulement dans la Confédération helvétique qui a eu la sagesse de limiter sa dette publique). Ce qui cloche, c'est la dérive financière, fruit de l'incurie politique.

Certes la dette a du bon : elle permet d'obtenir aujourd'hui ce que je ne paierai que demain. C'est parfait, à condition de pouvoir payer demain un peu plus que ce que j'ai reçu aujourd'hui : qui ne préférerait un billet de cent francs aujourd'hui plutôt que la promesse, toujours risquée, de ne le recevoir que demain ! C'est pourquoi la dette implique la croissance. Pour l'avoir oublié, certaines familles se sont ruinées, des entreprises furent conduites à la faillite et des pays entiers, pour avoir vécu plusieurs années au-dessus de leurs moyens, font payer à leur population la démagogie de leurs politiciens. Bismarck et de Gaulle l'avaient bien compris : pas de politique sociale, pas de rayonnement international sans, au préalable, remettre de l'ordre dans la maison (c'est le sens littéral du mot *économie*). Bref, il n'existe pas de petits-déjeuners gratuits.

Trois cent milliards d'euros, telle est en gros la dette publique grecque. C'est plus que la richesse produite en une

année. A vrai dire, la Californie, huitième puissance économique mondiale, avec une dette quatre fois supérieure (mille cinq cents milliards de dollars) est dans une situation à peine meilleure : sa dette publique représente la richesse produite en neuf mois. La position des Etats-Unis est entre les deux : leurs treize mille milliards de dollars de dette publique (et elle s'accroît de un milliard et demi chaque jour) représentent plus de 90 % de la richesse produite en une année, au point que les agences de notation, qui évaluent la capacité d'un pays à payer sa dette, mettent la dette des Etats-Unis « sous observation », stade préalable avant de lui enlever la meilleure note possible, le fameux AAA.

Si cela arrivait, les emprunts (et ils sont lancés en permanence pour rembourser ceux qui viennent à échéance) lui coûteraient plus chers, comme ils coûtent plus chers à la Grèce, à l'Espagne et à tous les pays jugés trop endettés. Les temps ne sont plus où l'on pouvait, selon le mot de Calonne, ministre de Louis XVI, « dépenser beaucoup pour paraître riche et pouvoir emprunter ».

L'enjeu est la croissance économique qui seule permet, sans trop de heurts, avec l'allègement de la dette, les ajustements sociaux nécessaires. A défaut, la dette sera payée par une augmentation des impôts, un abaissement de la protection sociale, une réduction des pensions et retraites vieillesse. Les Français

économie

Chacun veut croire que la crise économique et financière n'est, comme l'orage en été, qu'un mauvais moment à passer. A la manière des crises de foie ou des crises politiques de nos grands-pères, ce serait exceptionnel, comme on débranche un instant l'ordinateur pour remettre le système en place. L'insistance de la crise dément ce bel optimisme et conduit vers des solutions douloureuses.

ne sont pas dupes puisque 78 % d'entre eux sont inquiets pour leur retraite. Et la fixation d'un âge précoce pour la cessation d'activité accentuera le phénomène.

La finance au banc des accusés

Le service rendu par la finance se résume en deux mots : échange du temps contre du risque. En avançant de l'argent, je donne du temps au débiteur, et moi je prends le risque qui en est la contrepartie, risque de ne pas être remboursé si les affaires vont mal. Cette opération favorise la croissance économique, permet d'acquérir sans délai les moyens de subsistance et de production.

Or, dans une dialectique perverse, cette opération favorable au développement se retourne contre la société au moment même où la finance s'organise pour répartir les risques économiques, ce qui est aussi son rôle. (Ce qui l'est moins, c'est de reporter les risques sur des épargnants mal informés.) En théorie, l'organisation financière moderne permet

de gérer les risques au mieux des désirs et des possibilités de chacun : *marchés organisés* à la manière des Bourses de valeurs mobilières, *marchés à terme* qui permettent de fixer dès aujourd'hui le prix d'un échange futur, options qui donnent la liberté d'opérer une transaction favorable, sans obligation pour le cas où la conjoncture serait défavorable.

Dans une sorte de retournement tragique, ces dispositifs légitimes ont mis la finance en position dominante. Quelle en est la raison ? Il y a bien sûr la mondialisation et la spécialisation qu'entraîne une concurrence accrue : les risques économiques augmentent alors mécaniquement. Il y a aussi un élément culturel : le risque est vu de nos jours non plus sous l'angle d'une opportunité, mais sous son seul aspect du dommage à éviter à tout prix. Il y a surtout un lien entre gestion et augmentation des risques : le gain principal du financier consiste à emprunter à bas prix en garantissant une certaine sécurité au déposant, tout en plaçant à un prix plus élevé, mais plus risqué. C'est le « levier financier » qui oriente naturellement les capacités financières vers le risque.

Le paradoxe n'est donc qu'apparent qui fait des *Hedge Funds* (littéralement Fonds de couverture, sous-entendu des risques) l'un des principaux instruments de spéculations qui jouent sur le levier, tout en réagissant de façon erratique aux situations extrêmes. De plus, en répartissant ses risques, la finance permet d'exiger des rendements supérieurs plus risqués pour chacun des débiteurs, particuliers, entreprises ou pays.

Ma grand-mère disait qu'il ne fallait pas mettre tous ses œufs dans le même panier ; c'est ce que fait le financier, ce qui lui permet de faire pression sur l'économie des personnes physiques, des entreprises et des administrations : il se



paie sur le risque qu'il provoque en partie. Cela permet, certes, de réveiller un potentiel économique dormant, mais au prix d'un surcroît d'incertitude. La diversification des placements ne supprime donc pas le risque économique, elle le stimule et le concentre. L'interdépendance des marchés financiers, la contagion de la défiance et le réseau serré des transactions internationales favorisent les « exubérances irrationnelles », les « effets de système » contre lesquels chacun, pris isolément, ne peut rien. A ces phénomènes d'ensemble s'ajoutent les erreurs des petits génies de l'ingénierie financière.

La domination de la finance fut favorisée par les démagogues qui ont laissé filer le déficit budgétaire. Le prétexte était bon : le déficit augmente la consommation, qui entraîne la production et l'emploi. Les politiciens ont oublié que cette belle mécanique ne fonctionne que si la production reste compétitive. Pour financer plus facilement ce déficit sans trop asphyxier les investissements privés, l'emprunt à l'étranger se révéla souvent moins cher qu'auprès des épargnants nationaux. D'où une politique de déréglementation et d'abandon du contrôle des changes.

Dans l'urgence de la crise, les banques centrales se sont substituées aux banques commerciales, créant sans compter la monnaie de crédit, allant jusqu'à prendre à leur compte les mauvaises dettes. Cette accumulation de créances douteuses fait le lit des crises à venir : toujours plus de dettes, pour stimuler toujours moins l'économie assise sur des océans de liquidité oisive qui va se précipiter dans la première bulle venue.

Quelques manipulations monétaires et l'érosion continue du niveau de vie des classes moyennes ne suffiront pas à remettre l'économie occidentale sur ses pieds.

De l'ordre dans la maison

Pour couper court à la contagion des risques, il faut restaurer l'antique réglementation qui segmentait les divers métiers de la finance : d'un côté les banques de dépôts, de l'autre les banques d'affaire, ailleurs encore les assurances. Il faut aussi interdire la spéculation sur les marchés faite avec les dépôts d'autrui, bref, diminuer le levier financier.

J'entends d'ici les cris d'orfraie des banques « universelles ». Mais il faut raison garder : la concurrence, dont les financiers nous disent tant de bien, n'est pas le fruit naturel du marché, encore moins des réseaux qui verrouillent les intérêts des hauts dirigeants (entreprises et Fonds communs confondus). Comme sur les terrains de football, la concurrence est à conquérir, à surveiller en permanence et à maintenir par un système de contraintes.

Cette réglementation de bon sens - qui vise à segmenter les marchés financiers et à diminuer le levier - est toujours repoussée à plus tard, en attente d'un improbable consensus international. En fait, chacun estime pouvoir profiter du système actuel, au moment même où celui-ci montre ses capacités de nuisance.

Les contribuables paieront

Reste à payer la dette. « Faire payer les riches » d'accord ! Mais ce sentiment de justice est insuffisant. Les calculs font apparaître que taxer les bonus et augmenter l'impôt sur le capital rapporterait en France quelques deux milliards et demi d'euros (un peu moins de quatre milliards de francs suisses). Ce n'est pas rien, mais ça ne fait pas le poids au regard de la dette.

La solution la plus radicale, moralement la plus douteuse, est loin d'être la plus bénéfique pour la société : supprimer les créanciers. C'est ce que fit le roi d'Angleterre Edouard 1^{er} en 1290, chassant les juifs de son pays après les avoir expropriés. En France, Philippe le Bel se comporta de la même manière avec les banquiers Lombards et les Templiers.

Plus de dette !

Une solution plus douce, mais non moins radicale, consisterait à se déclarer en banqueroute, à la manière du roi d'Espagne à plusieurs reprises, notamment au XVI^e et XVII^e siècles en dépit de l'or pillé outre-Atlantique. La Révolution française a déclaré en 1796 la banqueroute « des deux tiers », diminuant ainsi la dette publique française que la confiscation des biens du clergé et de la noblesse n'avait pas suffi à éponger. De même, plus proche de nous, l'Argentine en 2001 s'est déclarée partiellement en faillite. Elle en paie encore le prix sous la forme de taux d'intérêt surévalués qui freinent sa croissance.

Pourquoi se gêner en repoussant à plus tard l'annulation de la dette ? Cette proposition moralement douteuse oublie qu'une part croissante de la dette est constituée de l'épargne des travailleurs via des Fonds de pensions. De plus, ce programme à l'emporte-pièce repose sur l'idée que les créanciers, gens riches par définition, épargnent plus qu'ils ne consomment, au moment même où la croissance économique est tirée par la consommation ; ce qui laisse dans l'ombre une condition *sine qua non*, la compétitivité.

A défaut de quelques emprunts forcés, plus ou moins spoliateurs, l'inflation peut, comme par le passé, éponger une part de la dette. Mais elle n'a pas que

des avantages ; elle pèse sur ceux qui se protègent difficilement contre la hausse des prix : les salariés des secteurs exposés à la concurrence internationale, les petits commerçants retraités et autres pensionnés dont les retraites complémentaires ne pourront suivre que difficilement le coût de la vie. De plus - surtout si elle est annoncée à l'avance - une hausse des prix entraîne dans son sillage les taux d'intérêt, ce qui ralentit l'investissement et la consommation.

La morale de la crise

Segmentation des métiers de la finance, diminution du levier financier, contrôle de la concurrence et des réseaux, emprunts forcés, augmentation des impôts, diminution des rentes, rabotage du niveau de vie des classes moyennes, inflation, ce sont les fruits attendus de la nouvelle configuration économique mondiale. Les politiques mélangeront tout cela. Restera le compromis nécessaire entre la liberté des transactions - que personne ne songe à supprimer - et la réglementation - que la crise rend nécessaire.

E. P.

L'écriture électronique

Une mutation d'humanité

●●● **R.-Ferdinand Poswick o.s.b.**, Maredsous (B)

Directeur du Centre Informatique & Bible
et de la Maison des Ecritures

Quand le Centre Informatique & Bible de l'abbaye bénédictine de Maredsous (Belgique) a déménagé, pour la troisième fois depuis ses débuts en 1971-1973, sur le site de l'abbaye (fin 2007), nous avons décidé d'appeler le pavillon où nous nous installions Maison des Ecritures et non pas Maison de la Bible comme la logique des travaux pionniers d'application de l'informatique à la Bible nous y aurait poussé. Pourquoi ?

Quarante années de travaux comme bibliste, linguiste et informaticien m'ont convaincu que la révolution en cours, l'envahissement de tout type de communication par l'électronique, ne doivent en aucun cas être comparés à la révolution de l'imprimerie il y a moins de 600 ans, mais à l'introduction de l'écriture alphabétique (ou plutôt « alphaphonétique ») quelques 1500 ans avant l'ère chrétienne. Cependant la vitesse à laquelle la nouvelle écriture - que nous appellerons désormais *l'écriture électronique* - a pris sa place dans toutes les transactions et continue de se développer ressemble plus à une mutation qu'à la longue évolution qui présida à l'installation des différentes formes de l'écriture alphabétique autour de la Méditerranée.

En effet, l'écriture électronique, qui utilise le courant électrique, les ondes et les phénomènes magnétiques pour représenter et traiter tous types d'information - d'où le nom d'informatique -, ne naît

réellement qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale : en Angleterre pour déchiffrer les codes militaires de l'ennemi et aux Etats-Unis pour les calculs astronomiques que demandent la mise au point de l'arme nucléaire et le lancer de missiles. A cette époque, il s'agit encore très strictement de calcul : ce qui sera appelé « ordinateur » n'est alors qu'un calculateur (*computer*).

Les premiers ordinateurs commerciaux arrivent dans les grandes entreprises et banques entre 1955 et 1965. Très vite quelques pionniers tentent d'appliquer les logiques informatiques aux textes, comme le Père Roberto Busa s.j. qui convainc IBM de traiter informatiquement toute l'œuvre (latine) de St Thomas d'Aquin à partir de son enregistrement sur cartes perforées (le seul moyen alors pour entrer de l'information dans les mémoires électroniques).

Moins de 50 ans après, l'écriture électronique est partout car une de ses caractéristiques est d'être totalement multimédia et donc aussi multisensorielle à la réception : avec le codage et la programmation informatiques, on peut écrire aussi facilement des lettres (et autres graphiques), du son, de l'image, des températures, des chocs, etc. Et grâce à la transmission de cette écriture par câbles, ondes et satellites, on peut, à travers un réseau de plus en plus dense,

Véritable mutation culturelle, l'écriture électronique induit l'homme à redéfinir ce qui constitue son humanité. L'auteur de cet article retrace le développement de ce changement et nous invite à mesurer, sans crainte ni idéalisme, sa portée.

rendre présents instantanément tous les éléments de cette écriture autour de la planète.

Socialisation de la mémoire

Ce que le Père Teilhard de Chardin appelait déjà la « planétisation » est aujourd'hui une réalité qui se consolide et s'amplifie de jour en jour. L'Internet, et d'autres réseaux moins connus, notamment les réseaux à caractère militaire, forment une sorte de grande mémoire de l'humanité, suppléant par sa structure répartie à la volatilité et à la fragilité des mémoires électroniques. C'était le principe de stratégie militaire à l'origine de la création des réseaux : si l'information est détruite en un point du réseau, elle ne peut l'être en même temps sur plusieurs points disséminés sur les différents continents ! Mais il s'agit en même temps d'une socialisation de la mémoire humaine, exactement comme la calculette est une socialisation de la faculté de calcul : elle met dans les mains de celui qui n'aurait jamais été capable de calculer le raisonnement mathématique qui lui donne le résultat voulu.

Et que dire de la domination de l'image et du son par rapport au texte dans la masse des communications humaines à base d'écriture électronique ? Pense-t-on que les Africains, qui n'ont été alphabétisés que depuis un ou deux siècles et qui découvrent aujourd'hui les plaisirs d'une oralité seconde à travers les téléphones portables, vont conserver une culture à base de « littérature » (dont l'écriture alphabétique est le vecteur principal) ? N'auront-ils pas, bientôt, accès à toutes les connaissances de la planète à travers des téléphones portables qui deviennent de vrais petits ordinateurs ?

Et les enfants, les jeunes de chez nous qui sont plongés dans les écrans - de la télévision au jeu électronique, puis au téléphone portable -, croit-on qu'ils vont encore longtemps apprendre l'alphabet en dessinant les lettres (comme les scribes égyptiens dessinaient des hiéroglyphes)¹ ? Et comment se fera la structuration mentale du petit d'homme dont, selon plusieurs enquêtes, près de 80 % des connaissances acquises au moment d'aborder le monde du travail ou les études supérieures lui sont venues en dehors du cadre scolaire ?

Etonnantes et quelque peu effrayantes sont, à cet égard, les études déjà anciennes de Sherry Turkel sur la scolarisation d'enfants en Californie.² Ceux qui apprenaient avec l'aide d'ordinateurs progressaient beaucoup plus vite que les autres... mais ils devenaient des espèces d'autistes de l'écran. Il fallait toute une pédagogie spécialisée pour les ramener à un équilibre humain ! Depuis lors, qui décide de la pédagogie sous-jacente aux différentes offres d'études assistées par ordinateur, et surtout des contenus et formes de jeux fournis par ceux qui bénéficient de ces marchés juteux (*market driven*)³ ?

Un changement brutal

On est donc bien au cœur d'une mutation d'humanité comme il ne s'en est plus produite depuis que l'écriture alphabétique a été sanctifiée. Elle était sacrée

1 • Voir sous la direction de **Dominique Pasquier, Josiane Jouët**, « Les jeunes et l'écran », in *Réseaux*, n° 92-93, Hermes science publications, Paris 1999, 480 p.

2 • **Sherry Turkel**, *The Second Self*, Simon and Schuster, New York 1984 ; traduction française *Les enfants de l'ordinateur*, Denoël, Paris 1986, 318 p.

3 • Voir « Les jeux vidéos », in *Réseaux*, n° 67, Paris 1994.

parce qu'elle avait d'abord permis à une part de l'humanité de communiquer plus vite : le commerce phénicien l'a rapidement compris et en a fait sa *business machine*. De plus, elle a permis d'accumuler et de conserver la mémoire de plus d'expériences : l'histoire telle que nous la connaissons ne commence-t-elle pas alors ? Sacrée également car elle a permis de concevoir un Dieu transcendant et unique grâce au rejet de l'image, au profit de l'abstraction que suppose la seule mémoire phonétique.⁴ Qui dit mutation ne dit pas catastrophe, mais changement. Un changement de caractère tellement radical qu'un observateur extérieur pourrait penser que la réalité première et celle que l'on perçoit au terme de la mutation sont totalement différentes. Celui qui n'aurait pas observé la mutation d'une chenille en papillon pourrait affirmer qu'il s'agit de deux animaux différents... et pourtant !

Si certains parlent d'aliénation à propos de ce qui se vit actuellement, c'est à cause de la brutalité du changement en cours. Et tout changement est un mode plus ou moins aigu d'aliénation : on devient autre et la réalité qui nous entoure, si nous n'arrivons pas à modifier nos catégories mentales, nous semble devenir folle, aliénée. Ce sentiment est vécu presque à chaque génération. Il n'a donc, en soi, rien de nouveau ni d'effrayant. Sauf que, dans le cas qui nous occupe et nous préoccupe, le changement porte simultanément sur un nombre considérable de domaines et touche l'humain et son environnement plané-

taire à un niveau et à un rythme inconnus jusqu'il y a quelques années seulement.

Spécificités humaines

Une fois de plus l'humain va devoir re-préciser ce qu'il considère comme spécifiquement humain. Il devra abandonner certaines illusions sur lui-même et sur l'immutabilité de sa nature telle qu'il s'est habitué à la concevoir depuis de longs siècles. Dans trois domaines au moins, et à titre d'exemple, des attributs que l'on pensait caractéristiques de l'humain sont rapidement et avantageusement remplacés par des mécanismes électroniques informatisés. Et la robotisation ne fait que commencer !

Prenez *la mémoire* : que sont nos pauvres mémoires biologiques à côté des prodigieuses mémoires électroniques sans cesse en expansion et de plus en plus complètes, stables - grâce notamment à leur répartition en réseau - et accessibles au plus grand nombre ? Cela vous effrayerait-il de penser que, demain, au lieu d'un de ces câbles qui pendent à l'oreille de nos jeunes avec toutes les chansons rock du monde, ce soit un câble qui relie notre cerveau à cet immense réservoir mémoriel planétaire ? Moi, pas. Mais à une condition : que la pédagogie privilégie une vraie formation au souvenir et ne considère désormais la mémorisation qu'à la façon dont on fait un exercice physique pour obtenir de la musculation, car il ne faudrait pas atrophier cette faculté qui aide malgré tout à mieux vivre.

Le souvenir est le spécifique humain en ce domaine. Il est l'intégration personnelle, à notre système de connaissance, des chemins vers la mémoire utile au moment où elle m'est nécessaire. Que cette mémoire se trouve en dehors de mon cerveau, c'est finalement déjà le

4 • Voir à ce propos les travaux de **Régis Debray**, notamment dans *Dieu, un itinéraire*, Odile Jacob, Paris 2001, 404 p., mais également toute la réflexion du **Père Walter Ong s.j.**, notamment dans *Orality and Literacy*, Methuen and Co Ltd., New York 1982.

cas, très largement, avec le livre. Savoir quelle est l'information pertinente au bon moment et où la trouver, voilà, me semble-t-il, le plus important. Je ne suis pas pédagogue, mais il me semble qu'il doit y avoir moyen de développer une pédagogie du souvenir plus que de la mémoire et de relier cette fonction de souvenir à toutes les mémoires électroniques disponibles !

Voyez encore *le raisonnement*. Quand celui-ci est parfaitement programmé électroniquement et dans un champ bien défini (obtenir la racine carrée d'un nombre), le raisonnement se répétera correctement autant de fois que nécessaire. Mais ce n'est pas parce que je puis obtenir une racine carrée sans connaître le processus mental pour l'obtenir que je suis humainement handicapé. Je le serais si l'on n'a pas formé mon jugement : savoir dans quelle situation je puis et je dois utiliser une racine carrée et la nature du résultat qu'elle me donne !

Plus important encore dans l'énorme brassage de communications où nous plonge l'écriture électronique : *la fiabilité* (5/5) de ces communications. C'est indispensable dans beaucoup de domaines (aéronautique, médecine, etc.). Mais si cette communication n'est pas au service d'une relation, ne peut-elle pas être fondamentalement viciée, aussi correcte qu'elle soit objectivement ? Je songe ici à cette guerre au moyen de drones dans laquelle tout l'environnement humain disparaît au profit de ce qui peut ressembler à une console de jeu : ce sont des situations humaines qui sont inhumainement bouleversées. Mais, à la réflexion, est-ce pire qu'Hiroshima ou Nagasaki ? Il y a peut-être un autre aspect de cette mutation qui peut effrayer et pour lequel je ne suis pas sûr que l'on entrevoit aujourd'hui une solution qui ne serait pas réductrice pour l'humanité : l'ensemble du système de communication planétaire

à base d'écriture électronique est clairement d'origine anglo-saxonne. Malgré son extension planétaire et son utilisation au sein de très nombreuses cultures différentes, on peut se demander si cette écriture électronique n'induit pas un certain type de pensée unique. Et ceci d'autant plus que l'on irait, à cause de cette écriture électronique, vers une plus grande socialisation de diverses fonctions intellectuelles de l'être humain. Internet reste largement une machine de guerre commerciale au service des Etats-Unis. Peut-on espérer que d'importants groupes humains, avec une large base culturelle, comme l'Inde ou la Chine, finissent par créer les éléments d'une écriture électronique originale et différente de celle de l'Occident anglo-saxon ?

Progression

Bref, je crois que l'avènement de l'écriture électronique et la mutation humaine qu'elle provoque n'est ni la catastrophe apocalyptique que certains pessimistes à la Jacques Ellul croient pressentir, ni la panacée qui va résoudre tous les problèmes de l'humanité. Je suis persuadé que nous observons une humanité qui progresse vers cette *noosphère* qu'avait prophétisée Teilhard de Chardin. St Paul, lui, la voyait comme la construction d'un Corps dont les différentes parties - les cultures et les groupes humains ? - allaient s'articuler les unes aux autres, sans égalitarisme mais dans le plaisir et l'épanouissement que donne la diversité maîtrisée de différents membres, de différentes fonctions. Une utopie ou une espérance ?

R.-F. P.

Musique

Un millénaire de globalisation

●●● **Vincent Arlettaz**, Fully

Rédacteur en chef de la « Revue musicale de Suisse romande », chanteur (baryton-basse)¹

À la Renaissance, les compositeurs franco-flamands accaparent pratiquement tous les postes importants en Europe. Leur musique, essentiellement sacrée, se diffuse facilement grâce à l'emploi du latin, langue unique du culte ; les institutions religieuses, véritables multinationales avant l'heure, sont par ailleurs un canal idéal pour asseoir cette domination sans partage.

Un peu plus tard, à l'époque baroque, l'opéra, inventé en Italie, tiendra le haut du pavé ; seule la France de Louis XIV et de Lully sera de taille à lui imposer sa langue. Partout ailleurs, en Allemagne, en Angleterre, en Bohême, il n'est d'opéra qu'en italien, et de surcroît dans le style musical italien. Plus tard encore, Mozart et Haydn diffusent sur tout le continent le style viennois, élégant et raffiné, partout adulé et imité. La musique est alors considérée comme une langue universelle, d'autant plus indépendante des nationalités qu'elle peut très souvent se passer totalement de rapport au texte - les genres instrumentaux, comme la symphonie ou le quatuor, sont alors en plein âge d'or.

Ce n'est que sous l'influence des philosophes romantiques que la donne va véritablement changer ; les nations émer-

gentes vont alors se doter de leur propre musique : école russe, tchèque, scandinave, espagnole, hongroise... Cette période, la seule véritable période de diversité (en simplifiant quelque peu), s'étend sur un siècle, grosso modo du *Risorgimento* italien à la chute du III^e Reich.

Après 1945, la tendance globalisante reprendra le dessus, imposant peu à peu à la création contemporaine l'esthétique atonale issue d'Arnold Schoenberg et d'Alban Berg, en dehors de laquelle on crut un temps qu'il n'y aurait point de salut.

Nous en sommes encore là actuellement : qu'ils soient japonais, portugais, américains ou grecs, les compositeurs actuels pratiquent peu ou prou des idiomes similaires. Cette création contemporaine ne touchant de surcroît qu'un public extrêmement restreint, l'essentiel du répertoire classique est constitué d'œuvres de compositeurs décédés depuis longtemps ; la globalisation actuelle n'a guère de prise sur cette littérature, déjà filtrée à maintes reprises, et pour ainsi dire immuable.

Il reste en revanche aux grands labels discographiques la possibilité d'agir au niveau des interprètes : le star system, qu'ils ont cherché à imposer, abouti à de réelles absurdités, comme ces pochettes de disques où le nom de Karajan s'étale en caractères immenses, alors qu'on lit à peine celui de Beethoven juste au-des-

Au risque de choquer, je n'hésiterai pas à affirmer que la globalisation, en musique, est un phénomène très ancien, qu'elle constitue même la norme plus que l'exception. Il ne s'agit pas seulement d'une question de capitalisme et de gros profits, mais d'un problème culturel de plus grande ampleur, encore plus difficile à maîtriser. Il en est ainsi dès le chant grégorien qui, issu d'une réforme décidée en haut lieu, fut imposé partout au détriment des répertoires locaux.

1 • Cet article est offert par la revue *Culture Enjeu*, n° 27, Lausanne, septembre 2010, dans le cadre d'un échange avec *choisir*.

sous ! Mais si les œuvres restent, on finit toujours par oublier les interprètes. Seuls les érudits écoutent encore les enregistrements d'un Arturo Toscanini, d'un Léopold Stokowski ou d'un Fritz Kreisler, qui furent pourtant les Venguerov et les Abbado de leur temps.

L'influence du marché

La musique classique semble donc être une sorte de bulle relativement protégée dans ce contexte. La faiblesse de ses parts de marché et l'importance des fonds publics qui y sont engagés ont également pour effet que la pression économique n'y a pas les mêmes résultats dramatiques qu'ailleurs. La situation du jazz est sans doute dans une certaine

mesure comparable, avec sa part de marché également limitée et son public de connaisseurs.

Ce sont donc les autres musiques qui sont véritablement l'enjeu de la globalisation actuelle ; en particulier la chanson d'auteur, très menacée par la variété commerciale. C'est dans ce domaine sans doute que la comparaison est la plus tentante avec le cinéma - où les productions hollywoodiennes tendent à écraser tout le reste - ou avec les *best-sellers* dans le domaine littéraire. Mais ici aussi, force est de reconnaître que l'effet de la globalisation est mitigé : ainsi, le marché discographique aurait vu ses revenus chuter de 50 % au cours des années 2000, une évolution à laquelle les *majors* (c'est-à-dire les labels Universal, Warner, Sony/BMG et EMI, représentant environ 75 % du marché) n'ont pas échappé.

Les raisons exactes de ce recul ne sont pas faciles à cerner. Si les professionnels de l'industrie du disque montrent du doigt les copies pirates et les téléchargements illégaux sur Internet, d'autres études montrent au contraire qu'à chaque innovation technologique majeure, les moyens de commercialiser la musique ont connu un développement énorme. Ce fut le cas avec l'arrivée de la radio dans les années '20, puis de la cassette dans les années '70, enfin du CD dans les années '90. Dans cette perspective, l'industrie discographique serait actuellement punie pour son manque d'anticipation et de créativité face à un marché en profonde mutation.²

- 2 • De nombreux musiciens ont déjà esquissé ce qui semble être la voie de l'avenir : des formules d'abonnement, donnant accès à de très vastes catalogues de musique en ligne ; une telle offre, infiniment moins fastidieuse que le paiement à l'unité, serait susceptible d'intéresser des millions d'usagers et générerait des ventes qui se chiffreraient rapidement en milliards.



Quoi qu'il en soit, cette crise du disque, bien évidemment, ne frappe pas que les *majors*. Les petits labels indépendants sont également touchés - les moyens d'existence de nombreux artistes en sont même durement affectés. Cependant, envisagé de manière globale, l'affaiblissement des ténors du marché est peut-être quand même un répit accordé aux créations plus originales, qui peuvent au moins continuer d'exister, qui ont même une chance de trouver des niches si elles font preuve de créativité et d'innovation.

La musique ethnique

Une de ces niches les plus intéressantes est sans doute celle de la musique ethnique. A l'offre musicale occidentale sont venues s'ajouter récemment toutes les musiques du monde, encore inconnues il y a peu de temps. Ces dernières constituent aujourd'hui un domaine très actif, suscitant concerts, festivals, publications, etc. Mais à l'instant même où les Papous de Nouvelle-Guinée, les bergers de l'Atlas ou les bardes cambodgiens viennent ainsi à notre rencontre, leurs traditions sont mises en danger par l'occidentalisation accélérée de leur mode de vie. L'Afrique noire et le monde de l'Islam semblent relativement protégés par la vigueur de leurs traditions (pour combien de temps ?) mais la question est d'ores et déjà dramatique en Extrême-Orient : en 2010, dans un concours international de piano ou d'art lyrique, il y a de fortes chances pour que les concurrents les plus nombreux - et souvent les plus talentueux - soient chinois, coréens ou japonais.

On ne voit pas très bien ce que notre planète aurait à gagner à ce que le nombre de ténors mozartiens soit doublé par l'arrivée de ces artistes asiatiques, si

méritants soient-ils, mais on voit tout ce qu'elle a à perdre si la tradition des orgues à bouche chinois ou des gamelans indonésiens venait à tomber dans un folklore sans âme - et on devinera sans peine ce que je pense de la version vietnamienne de la *Star Academy* !

L'Occident est écartelé entre sa pulsion historique de domination et une conviction relativement récente qui le porte à respecter ce qui lui est de prime abord étranger, à s'inspirer même de ce qui le force à sortir de sa routine intellectuelle. Dans cette seconde perspective, le métissage serait une issue légitime, mais non pas un écrasement pur et simple des traditions étrangères.

Paradoxalement, les nouvelles technologies de l'information seront peut-être l'arme la plus efficace pour tenter de conserver ce patrimoine hérité de nos ancêtres les plus lointains, cette fabuleuse diversité culturelle qui, comme une mosaïque antique, est mise en danger dès l'instant où on la sort de l'ombre.

V. A.

Pour en savoir plus

Marc Bourreau, « Le peer to peer et la crise de l'industrie du disque : une perspective historique », in *Réseaux*, n° 125, 2004, pp. 17-54.

Alain Van Kerckhoven, *L'audience planétaire. Des effets de la mondialisation sur la création musicale*, Mensa Be, Bruxelles 2002, 40 p. (www.newconsonantmusic.com/resources/audience.html)

Vincent Arlettaz, « Orient et Occident, le Japon », in *Revue musicale de Suisse romande*, Fully, mars 2010, pp. 12-59.

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS !

En partenariat avec
le Service Formation de l'EPC

Programme 2010-2011

Formation continue
Ateliers, cours et conférences
Découvertes, approfondissements et spécialisations

☎ ++41 (0)22 319 43 43
formation@cath-ge.ch
www.cath-ge.ch

Cinéma, subversif

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)

Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

**Policier, adjectif,
de Corneliu
Porumboiu**

Pour une fois qu'un film pose, en son centre, un problème moral, il ne faut pas le laisser s'enfuir. Le jeune cinéaste roumain Corneliu Porumboiu propose avec *Policier, adjectif*, au titre énigmatique, une œuvre réalisée avec une grande exigence formelle, à travers laquelle s'ébauche le questionnement éthique.

Au début du film, la ville roumaine de Vaslui, où est né Porumboiu, s'éveille dans un gris bleuté qui sera la couleur dominante, nous faisant pénétrer dans un univers qui, sans être aussi sinistre qu'au temps de Ceausescu, reste pro-

fondément triste. Nous allons suivre un jeune policier prénommé Cristi, non sans intention sans doute. Il est chargé de surveiller et même d'espionner un lycéen qu'un de ses camarades de classe a dénoncé comme fumeur de haschich.

Le rythme du film est donné par ces séquences de filature, d'attente, laborieusement notées à la fin de la journée de travail, qui s'arrête à 17h55 dans l'horaire du parfait bureaucrate. Le reste de l'œuvre ? De rares dialogues que le policier taciturne échange avec ses collègues au poste de police ; ses repas solitaires ou parfois ponctués de discussions avec sa femme qui est professeur de roumain ; et, enfin, la confrontation finale avec son chef, « le commandant ». Celui-ci essaie de le persuader d'exécuter ses ordres, auxquels Cristi estime devoir résister au nom de sa « conscience », définie par lui comme ce qui lui interdit de faire « quelque chose qu'il pourrait regretter ».

Cristi, en effet, est un rebelle tranquille. Il est convaincu que ce n'est pas un vrai délit que de fumer à trois (deux garçons et une fille), dans la cour du lycée, ces joints dont l'usage, dans d'autres pays, est licite. Se sent-il de la même génération que ces jeunes à qui il demande de le tutoyer pour ne pas « se sentir vieux » ? C'est aussi qu'il se préoccupe de leur avenir - déjà incertain dans un pays comme la Roumanie actuelle - qu'une interpellation compromettrait à coup sûr. Non sans une certaine logique, mais avec une conviction peu assurée, il

« *Policier, adjectif* »



estime qu'il vaudrait mieux se mettre à la recherche des trafiquants et des revendeurs. Mais la loi existe, qui interdit l'usage même de la drogue, lui rappelle son supérieur hiérarchique.

La dernière scène du film est une longue confrontation de Cristi avec son chef, précédée d'une attente en temps réel, ponctuée par le cliquetis du clavier de la secrétaire que la caméra cadre de face, alors que le jeune policier est, jusqu'à la fin du film, relégué à la gauche de la prise de vue, comme s'ils avaient déjà disparu, lui et sa problématique.

L'appel à la conscience, mot-clef de la résistance spirituelle de tant de héros et de martyrs, n'émeut pas du tout le chef de Cristi, qui se fait apporter le dictionnaire rédigé par l'Académie roumaine. Le mot de *conscience*, le mot *loi*, puis celui de *morale*, sont passés au crible des définitions, comme si ces dernières étaient seules à même de leur conférer une authenticité. L'attitude de Cristi, insinue-t-il, ne relèverait-elle pas plutôt de la définition de la « mauvaise conscience » ?

Débat sémantique

Dans ce film étonnant, le débat sémantique double subtilement la problématique morale. Alors que sa femme passe en boucle une rengaine populaire qui invoque sentimentalement le soleil, les fleurs et le printemps, expliquant à Cristi que ce sont des symboles de l'amour, du bonheur et du renouveau, le jeune homme lui rétorque, dans sa simplicité, qu'il vaudrait mieux parler directement d'amour, de bonheur et d'infini !

Il s'étonne également que l'Académie roumaine puisse décider un beau jour de l'orthographe d'un mot. Pourquoi n'en serait-il pas de même avec la loi ? Pourquoi ne serait-il pas un jour permis de consommer certaines drogues ?

Ainsi Cristi a-t-il un rapport simple, quoique douloureux, avec la vérité. Il n'aime pas les allégories, ni les définitions des dictionnaires, ni les complexités philosophiques. On le voit plutôt amateur de football et éventuellement de vodka. Au fond, pour lui, le mot *policier* n'est pas un substantif, qui le définirait ou l'enfermerait, mais davantage un adjectif, un qualificatif, plus léger, moins contraignant, relatif.

Mais ce doute, comme le film lui-même qui le dévoile et le couvre, est en fait subversif. Certes, il peut y avoir une attitude prophétique dans la dénonciation de la loi qui, à certains moments, s'avère décalée avec la réalité, injuste et dépourvue de proportionnalité. On sait que c'est la difficulté de toute législation répressive. La notion d'objection de conscience, que Cristi tente maladroitement d'invoquer, permet de dissocier une action légale et des convictions. Celles de Cristi relèvent de la compassion devant les conséquences exagérées qu'aurait une condamnation pour ces jeunes. Son raisonnement est inconsciemment subversif, car, si la loi existe, un policier est chargé de l'appliquer : il doit obéir ou changer de métier. Bien entendu, Corneliu Porumboiu vise ici la logique du totalitarisme : combien de simples exécutants des lois iniques du nazisme et du communisme n'ont-ils pas voulu, ou même pas pu, se poser la question de leur conscience ?

Nouveau Candide de la société post-soviétique, Cristi confond peut-être le relatif, le contingent et l'arbitraire et il exprime plutôt le malaise qu'engendre l'absence de repères et peut-être de culture. Le film de Porumboiu, en tout cas, a le mérite de nous interroger sur les complexités du jugement moral.

G.-Th. B.

Les violents ravissent le ciel

Flannery O'Connor

... Gérard Joulie, *Epalinges*
traducteur, écrivain

Flannery O'Connor,
Œuvres complètes.
Romans, nouvelles,
essais, correspondance, Gallimard,
Paris 2009, 1230 p.

Le catholicisme fait des saints, le protestantisme des prophètes. La chance de Flannery O'Connor fut d'être née catholique dans un monde protestant, celui du Sud des Etats-Unis où tout homme est un prédicateur et un prophète.

Un protestant animé d'une foi brûlante n'a pas de cloître où se cacher. Il parcourt le monde, se heurtant à d'innombrables difficultés, suscitant la colère des uns et le mépris des indifférents qu'il n'a pas réussi à convertir. C'est pourquoi il est plus avantageux pour une romancière catholique de choisir pour personnages des croyants protestants que des catholiques, car les premiers expriment leur foi sous des dehors rugueux et dramatiques qui éclatent aux yeux.

En outre, le prophète est un marginal, il ne représente aucun groupe. Il est la plupart du temps pauvre, et comme tel attaché aux anciens usages, usages et mœurs qui sont soumis au déchirement de la nécessité. Sa vie quotidienne est un tissu transparent où le mystère de l'existence est visible et dans lequel la grâce peut s'infiltrer. Les pauvres espèrent et prient. Ils vivent dans l'attente extasiée du miracle, alors que les riches ont reçu ici-bas leur récompense. Ils ne s'effarouchent pas de ce qui pour le riche est un objet de scandale, comme

la personne et les paroles de Jésus. Laissez un homme seul avec une Bible et il vous fait sauter le monde.

Ce genre de christianisme n'est peut-être pas socialement désirable, il peut même gêner l'Eglise, tout comme le surnaturel dont il relève ; il n'en existe pas moins au regard de Dieu, qui est la seule chose qui compte. Un christianisme socialement désirable, c'est tout simplement la mort du christianisme.

Ajoutez à cela que le protestant-prophète vient du Sud, c'est-à-dire d'un pays vaincu. Un pays vaincu est riche en écrivains. La défaite est un bon aiguillon pour la littérature. Ce n'est pas dire qu'une guerre perdue offre en soi des sujets de roman particulièrement excellents, comme *Autant en emporte le vent* en fut un dans son genre. Cela veut dire que c'est avec une parfaite connaissance des limitations humaines, gravées dans leur chair par le feu du canon, que les hommes du Sud sont entrés dans le monde moderne. Leur conscience aiguë de la chute et du mystère ne se serait pas développée dans leur état originel d'innocence ou d'ivresse et de puissance liée au sentiment de la victoire, comme ce fut le cas du Nord. Le Sud a eu sa chute, comme Adam et ses enfants ont été chassés du paradis terrestre.

C'est pour de tels gens, des simples, des enfants, des imbéciles, des fous, des alcooliques, des violents, des prédicateurs, des lecteurs de Bible, des femmes perdues, des nègres, des intoxiqués de la foi, des maniaques de la religion, des faux prophètes plus vrais que les vrais que le christianisme et la charité ont été inventés. Ce sont des êtres perdus que le Christ est venu sauver. Les autres, les gens socialement assis, les riches, les savants, les vertueux, les pharisiens, les scribes, ceux qui vont à l'école, n'ont pas besoin de Lui. C'est du moins ce qui éclate à la lecture des romans et nouvelles de la romancière sudiste.

Une seule réalité

L'univers de Flannery O'Connor est fondé sur les vérités théologiques de la foi, sur trois d'entre elles en particulier : la chute, la rédemption et le jugement. Ce sont des articles de foi auxquels le monde laïque ne croit pas. Il ne croit ni au péché ni aux vertus de la souffrance et de la pénitence ni à la responsabilité éternelle. Or là où l'on ne croit pas à l'existence de l'âme, il n'y a guère de drame possible.

Flannery O'Connor se distingue de ses confrères païens ou athées en ceci qu'elle tient le péché pour péché. Elle ne le considère ni comme une maladie ni comme un accident imputable au milieu social, mais comme un choix dont l'homme est responsable, une liberté d'offenser Dieu qui engage son salut éternel. Le salut, ça se prend au sérieux ou ça ne se prend pas. Et il est bon de rappeler ici que le comble du sérieux aboutit au comble du comique, voire du grotesque, comme Chesterton l'avait déjà découvert. Ce n'est qu'à la condition d'être ferme dans nos croyances que l'aspect comique du monde nous sera révélé.

Le dogme est pour cette romancière un instrument de pénétration du réel. Le romancier est un observateur, mais il ne peut observer comme il sied que s'il est libéré de l'incertitude où il se trouve devant ce qu'il voit. Le romancier catholique a cette latitude car il observe le monde à travers des lunettes qui ne sont pas de son invention. Il n'a pas à tenir le rôle de Dieu ni à créer un autre univers que celui que Dieu a créé une fois pour toutes. Ceux qui ne peuvent se référer à des valeurs absolues ne se résolvent point à tenir pour relatif ce qui est relatif. Ils ont à diviniser ou à absolutiser ce qui est relatif et à « sentimentaliser » toute théologie ou toute métaphysique... si d'aventure leur esprit les conduit dans cette direction.

Flannery O'Connor



Pour une romancière comme Flannery O'Connor, au contraire, ce serait succomber au péché d'orgueil que de remettre en ordre ou en question le réel. Sa libre et franche observation se fonde sur sa conviction ultime que l'univers a un sens, et que le bien est cette ultime réalité. La chute a eu pour conséquence d'oblitérer cette réalité, et c'est cette vue oblitérée qui s'offre à nos regards. Le romancier, selon elle, se caractérise par une vision qui lui est propre et qui est d'ordre prophétique. Ce don relève de l'imagination et non de la conscience morale. Le prophète est, comme elle le dit, « le réaliste des lointains, et c'est le bon usage de ce don qui fait pour la plupart les grandes œuvres romanesques ». Le roman a besoin de guides, mais sous une forme concrète, connue et tenue pour sacrée par toute la collectivité. Abstractions, formules ou lois ne nous servent à rien. Il nous faut une histoire commune préalable. Une histoire où chacun puisse voir la main de Dieu. Dans le Sud protestant, c'est le rôle de la Bible.

Contre le démon

Seul un catholique aurait pu écrire une nouvelle comme *La sagesse dans le sang*, dont le protagoniste est une sorte de saint protestant. L'histoire est celle d'un homme que gouverne le désir irrésistible de se défaire de l'idée qu'il a été racheté par Jésus. Il va alors fonder une Eglise du Christ sans le Christ, dans laquelle les aveugles ne voient pas, les paralytiques ne guérissent pas et les morts ne ressuscitent pas, avant de se brûler les yeux à la chaux pour expier ses fautes. Plus il fulminera contre le Christ et plus il fera revivre en lui les souffrances et le scandale de la crucifixion.

Le salut des personnages de Flannery O'Connor se joue contre le démon, démon qui n'est pas le Mal abstrait et généralisé des philosophes, mais une intelligence maligne agissant de sa pleine souveraineté.

« Je crois, disait-elle, qu'il existe une seule réalité donnée une fois pour toutes. Si Jésus n'est pas Dieu, il est un menteur et la crucifixion est un acte de justice. La fonction de la foi n'est pas de nous procurer des satisfactions sentimentales ou émotionnelles. L'incarnation et la résurrection sont les véritables lois de la vie et la mort et la décomposition n'en sont que des interruptions, si bien que qui ne croit pas en Dieu et en la résurrection est ipso facto un nihiliste. »

Et encore : « Alléguer la souffrance des enfants innocents pour discréditer la bonté de Dieu est un des travers de notre époque, et l'on en a fini avec lui une fois qu'on a discrédité sa bonté. Faute de la foi, l'homme se gouverne par le sentiment, mais une tendresse détournée de la source de toute tendresse débouche sur les chambres à gaz. »

Elle disait aussi dans une de ses lettres qu'on ne peut se convertir « sans se voir anéanti par une explosion de lumière, une sorte de radiation qui dure jusqu'à la fin de la vie ».

Cette romancière de Géorgie, morte à 39 ans, en 1964, vécut toute sa vie infirme, cloîtrée dans sa chambre. Elle croyait au diable et au péché, au paradis et à l'enfer et à tout ce qui empêche une religion de se dissoudre dans les sables de l'exégèse et de la modernité. Incommensurable est la différence entre un auteur qui nous croit créés à l'image de Dieu et un auteur qui croit que nous créons Dieu à notre image.

G. J.

Psychanalyse et religion

livres ouverts

Livre très dense, dont le sujet passe des connaissances théologiques au discours psychanalytique. Chaque réflexion touche notre histoire en tant qu'individu ainsi que notre sentiment religieux. L'auteur, conscient de l'ambition de l'entreprise, ajoute un glossaire pour expliquer les termes qui peuvent poser problème. La psychanalyse était au départ en contradiction totale avec la religion et la religion réfutait tout ce qui venait de la psychanalyse (qui admettait la guérison de la névrose quand on avait fait le deuil de la religion). L'auteur nous confesse que son oncle Raymond de Saussure, fondateur de la section européenne de psychanalyse, l'a beaucoup influencé, ainsi que son père, pasteur. Il s'est demandé pourquoi ces deux personnes, qu'il estimait et qui aimaient l'humanité, ne pouvaient pas parler entre elles de leur métier respectif.

A l'âge de 20 ans, Thierry de Saussure commence une psychanalyse, des études de psychologie et une licence en théologie, en espérant que la théologie chassera la psychologie et la psychanalyse, ou l'inverse. Mais pour l'auteur, la théologie féconde la pratique et la connaissance psychanalytique, et vice-versa. En tant que psychologue, l'auteur critique la religion dite « fonctionnelle », qui remplit la fonction d'assouvir les craintes et les angoisses de l'être humain et s'oppose à « la vraie religion » où Dieu n'est pas la projection de l'être humain mais quelqu'un d'extérieur dans lequel on peut investir.

Un exemple didactique d'approche psychanalytique et religieuse se trouve dans le chapitre *Trauma et foi*. L'auteur y explique comment un choc émotionnel peut amener le sujet à un comportement régressif en raison de l'angoisse. Le psychanalyste se sert du transfert et agit comme Moi auxiliaire, créant l'espace d'une possibilité d'expérience corrective qui pousse vers la sortie de la régression. Dans cette recherche maturative, il choisit trois exemples (du domaine de la foi) de la Parole de Dieu comme agent guérisseur. Le premier, le Mal, qu'il définit comme le refus d'accepter l'Alliance de vie et d'amour que Dieu propose. Le Mal qui se manifeste par le péché, considéré comme le résultat des errances sans guide, des fausses pistes par rapport à un chemin balisé par l'amour de Dieu. Puis, la Croix, qui n'est pas le besoin d'expiation mais un geste pour délivrer l'humain de son sentiment de culpabilité. La Croix signifie la résurrection et l'impossibilité de tuer Dieu, de tarir la source de la vie. Enfin, Job, qu'il considère comme le plus traumatisé parmi les traumatisés des récits bibliques, mais qui continue sa recherche de ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme.

L'auteur parle aussi de l'Eglise dans une perspective historique et signale que, comme toute institution, elle peut être malade. Mais malade ne signifie pas être définitivement à l'écart du chemin vers la lumière.

Enrique Bermejo

Thierry de Saussure,
L'inconscient, nos croyances et la foi chrétienne, Cerf, Paris 2009, 316 p.

Incertitudes et évidence

Alexandre Schmemmann,
Journal (1973-1983),
 publié sous la direction
 de Nikita Struve,
 Editions des Syrtes,
 Paris 2009, 926 p.

Homme d'Eglise (orthodoxe) d'une envergure exceptionnelle, né de parents émigrés russes, ayant grandi à Paris où il a fait ses études, puis à New York avec sa famille en tant que professeur, l'auteur, un soir de sa 52^e année, décide de tenir un journal. Il en avait déjà tenu un, entre 15 et 16 ans, journal qu'il retrouvera presque quarante ans plus tard pour constater avec stupeur que « tout était déjà en germe en lui ». A sa mort, en 1983, on découvre ses huit cahiers et son épouse décide de les publier (en anglais tout d'abord, en l'an 2000).

L'auteur, qui a un goût marqué pour la littérature, y consigne ses lectures multiples et passionnantes. Il pose un regard lucide sur lui-même et sur son ministère, sur certains moments où tout lui paraît gris et pénible. Les conversations sans fin sur le devenir de son Eglise l'épuisent. Ici, il regarde les grands de ce monde qu'il voit petits et les petits qu'il voit grands. Il déteste ceux qu'il qualifie d'animaux politiques, avec lesquels la conversation ne peut jamais s'élever. Là, il analyse la peur et le refus du changement qui se nichent chez les orthodoxes.

Selon lui, l'orthodoxie n'a pas prêté attention à l'Histoire et s'est laissée écraser par les changements inévitables du monde. Sa vision de l'orthodoxie est très douloureuse et le plonge dans de profondes réflexions. A l'intérieur de la religion, il se sent contestataire, mais avec les contestataires, il se sent traditionaliste. D'où une grande difficulté à communiquer avec n'importe

quel camp ! Et de citer Jean Daniel qu'il admire : « On est de droite si on se résigne à la nature, de gauche si on s'efforce de la corriger. »

Il vit en direct l'affaire Soljenitsyne, qu'il aime et admire, tout en ne partageant pas totalement sa vision de la Russie. Il le rencontre en Suisse, puis au Canada et aux Etats-Unis et leurs échanges sont consignés dans son *Journal*.

Lui qui se sent contemplatif, aimant lire, réfléchir, écrire, se sent condamné à agir, que ce soit à l'église ou au séminaire où il enseigne, à prendre des responsabilités. Que faire ? Il ne voit pas clairement et en souffre. Si ses méditations sur la mort nous rejoignent au plus profond de notre être, elles nous donnent en même temps un élan vers la vie qui ne vieillira pas. Lui qui semble avoir connu l'acédie - incapacité de voir la lumière ou de la désirer - en parle admirablement bien et puis, soudain, après tant de grisaille, une sensation de paix... Ce qui paraissait impossible devient évident. A quelqu'un qui lui demande ce qu'il aime par-dessus tout dans sa profession, il répond : « Le droit et le devoir d'être un témoin de l'essentiel, de l'unique nécessaire. »

Quand il évoque l'Occident, il s'effraye, tant il y voit de lâcheté, de décadence et de corruption. Ce qui ne l'empêche pas, le jour suivant, de s'extasier sur la beauté de la nature chaque fois que, grâce à elle, s'opère la rencontre entre la personne et la Face divine.

Marie-Luce Dayer

■ Biographies

Jean-Jacques Antier**C.G. Jung***L'expérience du divin*

Presses de la Renaissance, Paris 2010, 432 p.

Ce livre se lit comme un roman. Grâce à l'autobiographie, à la correspondance la plus secrète de Jung et aux témoignages de ses proches, l'auteur met en lumière la complexité de ce génie dans sa diversité intellectuelle, spirituelle, scientifique et charnelle. Il explore plus particulièrement la relation complexe que Jung entretint avec le phénomène religieux et la spiritualité.

Non exempt de quelques redondances et inexactitudes, cet ouvrage a pourtant l'avantage de mettre à la portée de tous, dans un style alerte et vivant, une pensée complexe et parfois obscure. Au risque de simplifications abusives, l'auteur (comme il a su le faire pour d'autres grands personnages du XX^e siècle : Marthe Robin, Charles de Foucauld) expose la vie et le développement intérieur et spirituel de l'homme de Bollingen et met en lumière sa pensée non dépourvue d'ombres et d'ambiguïtés. Jung est et demeure un modèle qui a su allier psychologie et religion, pour accéder au centre de lui-même et réaliser l'individuation.

Pour qui s'aventure en ces régions souvent inexplorées, une vigilance et un discernement sont de rigueur : si l'union de l'inconscient au conscient ouvre à la connaissance de Dieu, la foi en est-elle pour autant écartée ? Plus encore, de quel Dieu s'agit-il ? Quelle relation au mal, à l'ombre a-t-il ? Penseur gnostique - « je ne crois pas, je sais », disait-il à la fin de sa vie -, Jung ouvre des voies fécondes, interpellant et enrichissant le chrétien dans sa quête de Dieu.

Luc Ruedin

■ Eglise

Jean Honoré**John Henry Newman***Le combat de la vérité*

Cerf, Paris 2010, 224 p.

Admirable, cet homme consciencieux qui, toute sa vie, a cherché à connaître la vérité en divers aspects de la pensée et de la reli-

gion. Prêtre anglican, imprégné de la Bible dans la mouvance évangélique, désireux d'une Eglise anglicane mieux en phase avec ses origines, Newman aborde l'étude des Pères de l'Eglise. Ce point de départ va bouleverser petit à petit sa façon de considérer le christianisme. Le cardinal Honoré décrit merveilleusement ce long cheminement qui va l'amener à devenir prêtre catholique et, par la suite, à expliquer ses convictions, voire à réfuter souvent ses détracteurs.

Les très nombreux écrits de Newman, dont le sommet, *Grammaire de l'assentiment*, nous associent à sa démarche d'homme de Dieu, fervent, lucide, attentif aux remous de l'histoire, proche de la vie ordinaire, marqué de souffrances (intérieures, critiques, disgrâce un temps avec Rome), exigeant avec lui-même, passionné de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Il insiste sur un point : une foi vivante comporte deux dynamiques ; d'abord l'accueil de la Parole ; ensuite l'intériorisation de cette Parole par la réflexion, la méditation, la contemplation et la prière. Ainsi une connaissance réduite de la Révélation peut susciter une foi plus intense que celle de théologiens chevronnés. En effet, la conscience invitée à développer le message reçu, comme dans la vie quotidienne, lui apporte un environnement qui l'amplifie. Dans ce sens, des chrétiens instruits de l'Ecriture et unis à l'Eglise peuvent contribuer au développement de la doctrine. L'expérience des premiers siècles le confirme.

Historien, exégète, théologien, écrivain, érudit, croyant, contemplatif... John Henry Newman nous offre une mine de réflexions mûries par son expérience, confrontées à sa conscience, nourries de l'Ecriture et évaluées en Eglise.

Willy Vogelsanger

Sous la direction de Gianni La Bella**Pedro Arrupe***Supérieur général des jésuites (1965-1983)**Le gouvernement d'un prophète*

Lessius, Bruxelles 2009, 496 p.

Parmi les successeurs de saint Ignace de Loyola, le Père Arrupe a été l'un des plus remarquables. Salué par les uns comme le fondateur de la Compagnie de Jésus, dénoncé par les autres comme son fossoyeur, il n'a laissé personne indifférent. Elu par la

31^e Congrégation générale (22 mai 1965), l'ancien provincial du Japon se révéla aussitôt un artisan majeur de la réforme entreprise par le concile Vatican II. Il en a incarné l'esprit pour les jésuites. Elu cinq fois président de l'Union des Supérieurs généraux (de 1967 à 1980), il fut aussi une figure de référence pour l'aggiornamento de la vie religieuse.

Basque comme Ignace de Loyola, profondément spirituel, structuré par les *Exercices*, homme d'une grande culture et d'une expérience du monde plus vaste encore, le Père Arrupe a réformé en profondeur la Compagnie en la renvoyant à ses sources, par-delà les coutumes et les traditions adventices rajoutées au fil des siècles. Dans une époque de profondes mutations culturelles et religieuses, vrai modèle de jésuite, il a personifié l'idéal de la Compagnie : l'enthousiasme pour le Christ, la liberté apostolique, l'ouverture et la mobilité culturelles, l'option pour les pauvres.

L'ouvrage n'est pas à proprement parler une biographie. Il rassemble une série de contributions des principaux collaborateurs du Père Arrupe et des bons connaisseurs de son gouvernement à la tête de la Compagnie de Jésus. Il constitue certainement la meilleure publication disponible en français pour comprendre l'action prophétique de ce grand spirituel, et pour prendre la mesure des oppositions injustes auxquelles il a été soumis, jusqu'au plus haut niveau de l'Eglise.

Pierre Emonet

Giancarlo Zizola

L'Eglise, le pouvoir et les religions dans la mondialisation

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 312 p.

Spécialiste averti du Vatican, l'auteur part du constat que la perte des Etats pontificaux « a immensément accru la liberté et l'autorité du pape », reprenant ainsi la citation du prédicateur apostolique, le capucin Raniero Cantalamessa, prononcée quatre jours avant le conclave de 2005. Preuve en est qu'au début du XX^e siècle on comptait moins d'une dizaine de pays ayant une ambassade accréditée auprès du pape, alors qu'à la mort de Jean Paul II elles s'élevaient à 174, sans compter les institutions internationales.

Cet ouvrage s'attache à montrer le rôle de plus en plus grand de l'Eglise catholique romaine dans le jeu géostratégique mondial, mais aussi dans les grands débats éthiques de notre société, cherchant toujours un délicat équilibre entre intransigeance et médiation.

Alors que le livre s'ouvre sur le chapitre intitulé *La vérité perplexe*, trois autres chapitres - *L'utilisation politico-religieuse de la peur*, *L'Eglise et la guerre* et *La papauté et l'empire* - traitent de la position de l'Eglise face aux problèmes internationaux ainsi que de son évolution. La deuxième partie de l'ouvrage porte sur les questions de société, avec des chapitres comme *Un nouveau pacte laïque* et *Une éthique pour Faust*. L'ouvrage s'achève sur des sujets brûlants et d'actualité tels l'holocauste (*Silence de Dieu, silence de l'homme*) et les relations avec l'Islam (*De Ratisbonne à Istanbul*).

Le talent de Giancarlo Zizola, malgré quelques maladresses de traduction, rend la lecture de ce livre aisée et fournit une bonne vision globale des relations entre l'Eglise et le monde.

Dominique Mougeotte

Carlo Maria Martini et Luigi Maria Verzé

Nous sommes tous dans la même barque

Desclée de Brouwer, Paris 2010, 138 p.

Dialogue intense entre deux serviteurs de Dieu embarqués sur le même bateau. L'un est prêtre engagé dans le monde médical (à l'origine de la fondation San Raffaele de Milan et de Jérusalem), l'autre est cardinal et son nom a circulé comme papable. L'un a 89 ans, l'autre 82. L'un est bouillonnant, fervent, hardi, intrépide même et pose des questions brûlantes... L'autre est plus pondéré, plus calme, répond avec prudence en disant parfois « ce n'est pas mon domaine... je ne suis pas compétent pour le traiter ».

Il faut dire que le prêtre n'y va pas par quatre chemins ! Il aborde frontalement la question de la liberté pour la recherche médicale afin d'offrir « plus d'années à la vie et plus de vie aux années ». Il estime que si le Christ revenait, il ne se reconnaîtrait pas en ceux qui « s'ornent de franges rouge-sang, symbole de l'amour, mais cachent en dessous le couperet du jugement pour mieux décapiter au nom du dogme ou du soi-disant ordre disciplinaire ». Quand il parle du pape et de sa

place dans le monde, il évoque un Gandhi nu, plus éloquent qu'un pape coiffé de sa mitre, un François d'Assise, le Christ nu sur la croix... Et l'autre d'essayer de donner une définition du pape aujourd'hui : le serviteur des serviteurs de Dieu, chef de la Communauté catholique.

Sur quoi, le questionneur se demande avec fièvre si la hiérarchie ecclésiastique ne devrait pas se montrer plus sincèrement disponible et ouverte à tous. A quoi le cardinal répond qu'il est important aujourd'hui de soutenir le pape dans son action et de mieux comprendre ses intentions sans les dénaturer... Ce qui me paraît de la plus haute importance.

Sept chapitres, une ouverture pleine de mystère, une conclusion, pour relater des conversations qui se sont déroulées en toute franchise au cours de plusieurs rendez-vous et se sont terminées par une accolade qui a clos leurs propos.

Marie-Luce Dayer

Philosophie

Jan Marejko

Le bonheur n'est pas au bout du PIB

Slatkine, Genève 2010, 184 p.

Bien connu à Genève, le philosophe Jan Marejko va bien au-delà de la critique d'un indicateur économique, il touche le sens de la vie humaine, sens que l'auteur résume en deux mots : transsubstantiation et messianisme. Au-delà de la satisfaction d'indéfinis besoins, symbolisée par la croissance du PIB, la vie ne prend sens que dans le désir d'une identité autre, tant personnelle (transsubstantiation) que collective (messianisme). Par l'économie, la science et la technique, la modernité raplatit ce désir sur les besoins, interdisant la transcendance qui seule ouvre à l'être humain la porte du bonheur.

En une trentaine de chapitres brefs et incisifs, Jan Marejko passe en revue les principaux attendus historiques et philosophiques de ce procès qui débouche sur un appel à retrouver la citoyenneté (nouvel avatar de la cité céleste ?). La lecture en est stimulante, montrant bien l'enjeu de l'abandon au XVII^e siècle de l'idée d'éternité, symbolisée par la vouûte céleste.

On pardonnera à Jan Marejko le poncif éculé selon lequel : « la Shoah et le Goulag se sont produits dans des pays chrétiens » (page 152). Comment l'Allemagne dite « nazie » ou l'URSS peuvent-ils être dits « chrétiens » ? Surtout sous des régimes politiques explicitement et violemment antireligieux ! Pour l'essentiel, avouons avec l'auteur que la citoyenneté, la volonté générale (bien distinguée de la volonté de tous), le marché (qui permet la distance entre le moi et ses besoins) sont davantage des défis à relever que des solutions à portée de main.

Etienne Perrot

Paul Grossrieder et Brigitte Perrin

En retard au paradis

Dialogues autour du génie helvétique

Xenia, Vevey 2010, 192 p.

Ce livre sympathique, bien réécrit, un peu touffu, fourmillé de petits traits de génie, pas seulement suisses (l'humanitaire, les religions, la foi, la culture, l'économie et son injustice). La différence de points de vue entre, d'une part, l'ancien Frère dominicain, ex-directeur du CICR, et, d'autre part, la pétillante journaliste TSR, ne vient pas seulement d'un écart de génération.

Paul Grossrieder s'accroche aux Lumières de Rousseau et de Voltaire, à la valeur universelle de l'humanité et regarde de haut la fraternité chrétienne qui n'est pourtant pas moins universelle, ni abstraite ; il ne voit pas que sa référence première, la morale universaliste kantienne, c'est exactement la morale chrétienne, la cohérence en moins (Schopenhauer l'avait immédiatement remarqué). L'individualisme que déplore Paul Grossrieder n'est que l'envers de cet universalisme abstrait.

Brigitte Perrin analyse pour sa part finement les contradictions morales et politiques d'une société mouvante, comprenant ce que tous les exploités de la modernité et tous les pays colonisés savent d'expérience : l'humanité (tout comme la fraternité chrétienne universelle) est un mot vide, tout juste bon à justifier les actions ; une abstraction que Dostoïevski en son temps a dénoncée avec force. Brigitte Perrin sent que le seul universel qui vaille est celui du manque - révélé par le visage d'autrui, dirait Emmanuel Levinas -, disons plus simplement l'universel besoin du prochain. Chacun des deux protagonis-

tes de ce livre généreux le reconnaît à sa façon, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas être « en retard au paradis ».

Etienne Perrot

■ Religions

Collectif

Le fait religieux et son enseignement

Des expériences aux modèles

Academic Press, Fribourg 2009, 366 p.

Cet ouvrage regroupe les textes actualisés du colloque de 3^e cycle 2005 des Universités de Fribourg et de Neuchâtel. Il retrace l'évolution de l'Europe, d'une société chrétienne à une société laïque, puis explore les tendances récentes de la laïcité en France comme en Suisse, et propose un tour d'horizon des Etats-Unis à la Roumanie, du Québec à l'Italie. Il élargit ensuite la réflexion aux utopies et aux réalités de l'enseignement de la religion musulmane ou de la prise en compte de l'éthique bouddhique dans les écoles de Suisse romande. Il décrit aussi l'évolution d'Enbiro, qui remplit depuis près de 40 ans son mandat d'édition au service de l'enseignement de la religion en Suisse romande : une évolution dans le sens d'une ouverture aux autres religions et d'une ouverture à l'interdisciplinarité. On voit bien qu'on « ne peut plus faire comme si tous les élèves vivaient dans une mouvance chrétienne ».

L'un des intérêts majeurs de ce recueil est d'explicitier la position du Syndicat des enseignants romands, qui porte le souci de la formation initiale et continue « tant en termes de connaissances qu'en termes de compétences professionnelles ». Premiers acteurs de la transmission du fait religieux sur le terrain, les enseignants ont en effet des préoccupations, des enthousiasmes, des désarrois et des besoins spécifiques dans ce domaine.

Enfin, ce livre décrit les modèles actuels en Suisse : de quoi alimenter les connaissances et la réflexion sur un sujet d'actualité. L'aspect essentiel de la formation des enseignants est abordé, « afin que le maximum de clarté soit établi quant aux buts poursuivis ».

Au moment où se profile la mise en place progressive du Plan d'études romand (PER), issu du Plan Harmos, et au moment où Genève instaure un groupe interdisciplinaire

pour donner un avis au gouvernement cantonal sur la place du fait religieux dans l'école laïque, on trouvera ici des ressources documentaires bien utiles. Une lecture riche et stimulante !

Marie-Jeanne Nerfin

Zidane Meriboute

Islamisme, soufisme, évangélisme

La guerre ou la paix

Labor et Fides, Genève 2010, 288 p.

Ouvrage intéressant dont le titre traduit le contenu apparemment hétéroclite - et pourtant ! L'auteur tente de déchiffrer la complexité des idées politico-religieuses qui agitent le monde musulman, ainsi qu'arabomusulman, par ces trois lucarnes que sont l'islamisme (chapitres 1 et 2), le soufisme (chapitres 3 et 4) et l'évangélisme (chapitre 5). Un sixième chapitre pour envisager le dialogue interreligieux sous le vocable de « diplomatie religieuse mondiale » clôt ce livre bien écrit, même s'il souffre de quelques approximations dans son traitement de la terminologie chrétienne et ne peut éviter l'imprécision dans l'emploi des adjectifs « arabe » et « musulman ». Mais il est enrichi de deux annexes instructives (lexiques des doctrines soufies et de leurs fondateurs, ainsi qu'un glossaire des termes arabes).

Le propos de l'auteur est clair : « Etablir une cartographie actualisée des courants de pensée, des lieux et des familles spirituelles » que résume le titre à trois entrées. Le texte est empreint d'exemples et d'analyses, confortés par une bibliographie étendue ainsi que d'innombrables notes de bas de page où se côtoient Internet et ouvrages de référence.

Meriboute décrypte bien l'organisation des mouvements islamistes et leurs interdépendances, parcourt l'évangélisme en terre d'Islam de manière plutôt satisfaisante, mais déçoit un peu dans sa conclusion quant à l'amélioration des rapports Occident-Orient et/ou chrétiens-musulmans (truismes, « y'a qu'à »). Néanmoins, dans la suite de *La fracture islamique*, le docteur en droit de l'Université de Genève apporte moult grain aux meuniers du dialogue inter- et intra-religieux.

Thierry Schelling

Albanel Véronique, *Amour du monde. Christianisme et politique chez Hannah Arendt*. Cerf, Paris 2010, 432 p.

Bastaire Hélène, *La terre de gloire. Essai d'écologie parousiaque*. Cerf, Paris 2010, 154 p.

Birnbaum Jean, *Les Maocciidents. Un néoconservatisme à la française*. Stock, Paris 2009, 140 p.

Brandt Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*. Slatkine, Genève 2010, 544 p.

Campiche Roland J., *La religion visible. Pratiques et croyances en Suisse*. Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne 2010, 142 p.

Cantin André, *Etre est aimer. II. La condition humaine*. Cerf, Paris 2010, 112 p.

*****Col.**, *Délibérer en Eglise. Hommage à Raphaël Collinet, officiel du diocèse de Liège*. Lessius, Bruxelles 2010, 304 p. [42792]

Dalrymple William, *Neuf vies. A la recherche du sacré dans l'Inde d'aujourd'hui*. Noir sur Blanc, Lausanne 2010, 316 p.

Delorme Jean, *L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir. I. Chapitres 1-11*. Cerf, Paris 2010, 256 p.

Delorme Jean, *L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir. II. Chapitres 12-22*. Cerf, Paris 2010, 272 p.

Fer Yannick, *L'offensive évangélique. Voyage au cœur des réseaux militants de « Jeunesse en mission »*. Labor et Fides, Genève 2010, 184 p.

Fleinert-Jensen Flemming, *La prière fondamentale. Entretiens sur le Notre Père*. Labor et Fides, Genève 2010, 154 p.

Fred Robert, *Pensers*. Slatkine, Genève 2010, 86 p.

Godo Emmanuel, *Une grâce obstinée*. Musset. Cerf, Paris 2010, 224 p.

Greshake Gisbert, *Pourquoi l'amour de Dieu nous laisse-t-il souffrir ?* Cerf, Paris 2010, 100 p.

Grün Anselm, *Un cœur en paix. La sérénité au quotidien*. Jouvence, Bernex 2010, 122 p.

Laroche Michel, *La voie du silence dans la tradition des Pères du désert*. Albin Michel, Paris 2010, 216 p.

MacLeod Calum, *Ouzbékistan. Samarcande - Boukhara - Khiva*. Olizane, Genève 2010, 350 p.

Neiryneck Jacques, *Profession menteur. Astrologues, numérologues, voyants, visionnaires, financiers, publicitaires, sectaires et autres*. Favre, Lausanne 2010, 160 p.

Nicolini-Zani Matteo, *Nos frères de Chine. Les communautés catholiques dans la Chine contemporaine*. Parole et Silence, Paris 2010, 152 p.

Poletti Rosette, *Philosophie du coqueli-cot. Prendre soin de soi pour prendre soin de l'autre*. Jouvence, Bernex 2010, 126 p.

Quesnel Michel, *Premières questions sur la Bible. De dix à quatre-vingt-dix ans*. Desclée de Brouwer, Paris 2010, 160 p.

Robert Sylvie, *Les chemins de Dieu avec Ignace de Loyola*. Facultés Jésuites de Paris, Paris 2009, 204 p.

Torrell Jean-Pierre, *La Vierge Marie dans la foi catholique*. Cerf, Paris 2010, 256 p.

Wilk Mariusz, *Portage*. Noir sur Blanc, Lausanne 2010, 252 p.

XXX, *La Règle de Taizé*. Presses de Taizé, Taizé 2010, 80 p.

Pour emprunter ces livres, découvrez le **CEDOFOR** !

Créé en 1975 par *choisir*, le **Centre de documentation et de formation religieuses** est ouvert au public pour des recherches, des emprunts de livres, la consultation de revues et de documents.

www.cedofor.ch
18 r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ ++ 41 (0)22 827 46 78.

Histoires d'eau

Les Aztèques l'appelaient Tlaloc, et chaque fois que tombe la pluie, je m'émerveille de ce nom si bien choisi. Tlaloc, tlaloc, l'onomatopée n'est-elle pas frappante ? Or donc, en cette fin d'après-midi caniculaire, le seigneur Tlaloc, « celui qui fait ruisseler les choses », toque enfin à ma fenêtre de ses longs doigts clapotants. Doucement d'abord, puis de plus en plus fort, il me pianote un crépitan crescendo. Chac, il flotte ! Vive Tlaloc ! Enfin... ça dépend pour qui.

Par excès ou manque d'eau, en effet, la vie humaine - qui est une histoire d'eau puisqu'elle commence dans la mer, et subséquentement dans la mère - s'est terminée cet été en noyade ou en fumée pour une foule de malheureux Terriens. Il a plu plus que de raison là où il ne fallait pas, et pas assez, ou même pas du tout, là où il aurait fallu. Ah ! si seulement Tlaloc avait fait l'effort de détourner la mousson pakistanaise ou le déluge chinois afin d'arroser quelque peu la Russie en feu ! Rêveries puériles, certes, mais qui ont dû néanmoins traverser la tête d'un

grand nombre de personnes, bien à l'abri des intempéries, scotchées devant leur petit écran et affligées tout autant par le spectacle d'une nature en folie que par l'impuissance de l'humanité à en maîtriser les caprices. Cela m'est arrivé à moi aussi, un certain soir d'août, en voyant à la télé les images contrastées de cette grand-mère russe combattant le brasier avec un pot d'eau pour seule arme, puis de ce villageois pakistanais juché sur son lit sauvé des eaux, au bord d'une rivière en crue. Je me suis dit que le monde était trop mal fait. Qu'il y avait une erreur de casting quelque part. Que Tlaloc méritait des claques !

Je sais bien que les prétendus caprices de la nature ne sont que la conséquence logique d'une chaîne d'événements précis qui obéissent à des lois - et que nous autres humains jouons également un rôle dans cette affaire, avec nos gaz à effet de serre. Et j'ai bien conscience aussi que la nature n'est pas une personne, et encore moins une déesse, et que par conséquent elle ne nourrit aucun dessein vengeur à notre égard ni d'ailleurs aucun dessein du tout, à part celui d'exister. N'empêche, il y a des jours

où la coupe est pleine, la flaque déborde, l'orage de frustration éclate, et alors je ne peux m'empêcher d'en vouloir à Tlaloc et à son curieux sens de la répartition des éléments, grâce auquel, comme se plaît à le répéter ma maman, « c'est toujours dans les gouilles qu'il pleut ».

J'aime beaucoup cette formule. Je la trouve particulièrement adaptée à la situation actuelle de notre monde, dont elle illustre non seulement les déséquilibres climatiques, mais aussi et surtout les injustices du système économique dominant, lesquelles remplissent de plus en plus les escarcelles des nababs de la planète, tout en vidant celles déjà bien dégarnies des pauvres pékins comme vous et moi. Quoique ce ne soit plus tout à fait vrai désormais, après le geste extraordinaire de toute une flopée de milliardaires américains.

La nouvelle vaut son pesant d'or, même si elle n'a pas fait couler beaucoup d'encre. A l'instigation de Bill Gates et de Warren Buffet, quarante richissimes hommes d'affaires ont décidé de verser la moitié de leur fortune à des œuvres de bienfaisance.

Chapeau, messieurs ! Même si votre générosité ne vous privera pas du nécessaire et ne vous empêchera pas de continuer à fréquenter les palaces et à naviguer sur vos yachts de luxe, elle est signal de vie et d'espoir, comme un phare dans la tempête. Puisse-t-on tous en prendre de la graine. Car si chacun versait son obole, par petites gouttes ou énormes bols, ça amènerait plein d'eau au moulin commun.

Gladys Théodoloz



JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

culture
enjeu

LES CRÉATEURS
L'ARGENT
LE PUBLIC



Quelles relations entre les créateurs suisses, l'argent et le public ?

Tous les trois mois, la revue *CultureEnjeu* explore des thématiques de fond relatives au statut d'artiste et à sa réalité financière, telles que « L'Utopie », « La responsabilité de l'artiste », « La gratuité » ou encore « Le prix du livre ».

ABONNEZ-VOUS À CULTUREENJEU,

LA REVUE PORTE-VOIX DES ARTISTES!

Prix de l'abonnement:

20 CHF par an, 4 numéros
(Europe: 25 CHF • autres pays: 29 CHF)
Soutien: 50 CHF ou plus

S'abonner en ligne:

www.cultureenjeu.ch

S'abonner par courrier:

Association CultureEnJeu
Case Postale 5984
1002 Lausanne